

L'airain...



LE DÉPUTÉ FONCK

L'AS DES AS, LE HÉROS
AUX 75 VICTOIRES, VIENT
D'ÊTRE ENVOYÉ A LA
CHAMBRE PAR SES COM-
PATRIOTES DES VOSGES.
— LE VOICI AVEC SA
MÈRE ET SES SŒURS

FOP 47

UNE AFFAIRE INTÉRESSANTE

On vient d'enregistrer officiellement
les résultats suivants donnés par :

L'AUTO-INJECTEUR M.M.

qui seul réalise pratiquement l'injection
automatique de l'eau dans tous
les moteurs marchant à l'essence ou
:: :: :: : au benzol : :: :: ::

ÉCONOMIE MOYENNE D'UN BIDON DE CARBURANT SUR QUATRE

DÉCRASSAGE ABSOLU --- SUPPRESSION DES
FRAIS DE DÉMONTAGE ET DE NETTOYAGE DES
MOTEURS --- SUPPRESSION DE L'AUTO-ALLU-
MAGE --- ABAISSEMENT CONSIDÉRABLE DES
FRAIS D'EMPLOI POUR TOUT GENRE DE VOITURE

Concessionnaires exclusifs demandés pour les régions de : PARIS -
LILLE - NANCY - LYON - MARSEILLE - CLERMONT-FERRAND -
NANTES. Il ne sera répondu qu'à personnes sérieuses justifiant
:: :: :: de garanties et de références suffisantes :: :: ::

Écrire à la Société des Établiss^{nts}
de "L'AUTO-INJECTEUR M.M."
18 et 20, rue des Chênes-Lièges
BORDEAUX

SE POSE SUR TOUS LES CARBURATEURS

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le
résultat de la macération et de la distillation du COCH-
LÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et
d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.
Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices
composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol
ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail
des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).
Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le
CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence
continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame.
Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus
délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

LIVRES NOUVEAUX

LES HÉSITATIONS DE L'INGÉNIEUR MAREL

par LOUIS DANÉY

Un volume in-16 (12×19)... .. net 4 fr. 50

FRANÇOIS PAIN, Gendarme

par LÉO LARGUIER

Un volume in-16 (12×19)... .. net 4 fr. 50

DE LA "COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS D'AVENTURES"

CASHEL BYRON, Gentleman et Boxeur

par BERNARD SHAW

Traduit de l'anglais par Louis BEAUDOIR. Illustré de deux bois originaux de DARAGNÈS (couverture et frontispice).

Un volume in-16 (12×19)... .. net 4 fr. 50

LES CONQUÉRANTS D'IDOLES

par CHARLES DERENNES

Nombreuses illustrations de Charles GENTY. — Un volume in-16 (12×19)... .. net 4 fr. 50

DE LA "COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS FANTASISTES"

LE CABARET DE LA BELLE FEMME

par ROLAND DORGELES

Couverture en couleurs de Joseph HÉMARD. — Un volume in-16 (12×19)... .. net 2 fr. 50

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, DANS TOUTES LES BIBLIOTHÈQUES DES GARES ET A L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, RUE DE PROVENCE, PARIS



LA " PETITE FLEUR BLEUE " DE DEUX RUDES COGNEURS

Les deux cogneurs sont Joë Beckett (en haut) et Carpentier qui vont se rencontrer à Londres le 4 décembre dans un match sensationnel, et qui fait chez nos amis plus de bruit qu'aucune bataille de la grande guerre. Comme on le voit, les deux champions aux poings terribles ont leurs heures d'idylle et de tendresse.

LES DÉPUTÉS DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE

L'amour de l'Alsace et de la Lorraine pour la mère Patrie vient de s'affirmer une fois de plus aux élections législatives du 16 novembre. L'accord des électeurs des trois départements reconquis, le Haut-Rhin, la Moselle et le Bas-Rhin, s'est fait en effet sur les noms de ceux que leur invariable fidélité à la France avait désignés aux coups et aux rancunes de l'Allemagne. Parmi les nouveaux députés que nos vieilles provinces nous envoient, l'un est surtout connu de nos lecteurs, c'est l'abbé Wetterlé, ancien député au Reichstag où pendant près de



L'ABBÉ WETTERLÉ, DÉPUTÉ DU HAUT-RHIN.

LES élections du 16 novembre ont été, en Alsace et en Lorraine, merveilleuses d'entrain et de discipline. La France a tout lieu d'être satisfaite de leur résultat. Il est regrettable, sans doute, que, pour cette première manifestation de l'opinion publique, dans les provinces reconquises, une entente complète n'ait pu se faire entre tous les partis. Les socialistes n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes, s'ils n'ont pas trouvé place sur la liste commune, que nous avions d'abord rêvé d'établir. Avant tout soucieux d'obéir au mot d'ordre venu de Paris, leur comité directeur avait décliné, par 16 voix contre 14, toute alliance électorale avec les « bourgeois ». Il doit le regretter aujourd'hui, puisque pas un seul de ses candidats n'a décroché de mandat.

Je tiens cependant à relever que, dans leurs programmes et leurs manifestes, les socialistes avaient affirmé, en termes très énergiques, leur attachement à la France. Les voix, qu'ont obtenues leurs candidats, valent donc, au point de vue national, celles du bloc de l'ordre. L'Allemagne ne saurait tirer aucun avantage de dissensions qui portaient exclusivement sur des questions de politique intérieure. Le plébiscite est fait et la France recueille l'unanimité des suffrages dans nos deux provinces.

C'est donc sous un tout autre angle qu'il importe d'examiner les élections en Alsace-Lorraine. J'avance que nous n'étions pas sans quelque inquiétude pendant les semaines qui précédèrent la grande consultation populaire. Dans quelle mesure nos anciennes querelles influeraient-elles le résultat du scrutin. Jadis centre et libéraux (lisez : catholiques et radicaux) se livraient chez nous à des luttes ardentes. Pourraient-ils oublier, d'un jour à l'autre, leurs vieilles querelles ? Et puis il y avait un élément nouveau, dont il était difficile d'apprécier les préférences politiques. On n'avait

ENTRENT A LA CHAMBRE FRANÇAISE

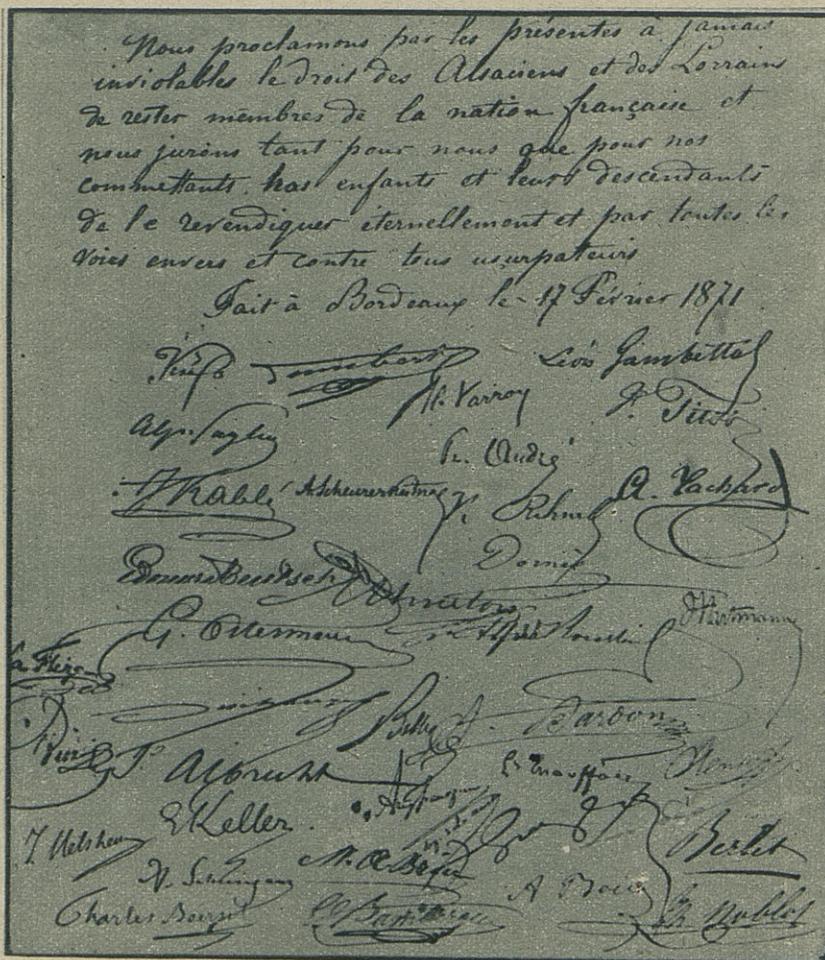
vingt ans il fut le porte-drapeau de l'Alsace et de la Lorraine meurtries et qui ne voulaient ni se soumettre ni rien oublier. Aussi notre public ne lira-t-il pas sans émotion les lignes ci-dessous dans lesquelles le nouveau représentant du Haut-Rhin raconte ce que furent les élections dans les trois départements qui nous sont rendus. L'abbé Wetterlé nous y dit encore son enthousiasme et celui de ses collègues qui vont siéger dans cette Chambre Française « où les poumons se dilatent à l'air de la liberté ».

(N. D. L. R.)

plus procédé à des élections générales en Alsace-Lorraine, depuis janvier 1912. De plus l'âge des électeurs avait été abaissé, par l'introduction de la loi française, de vingt-cinq à vingt et un ans. Nous nous trouvons donc en face de onze classes nouvelles d'électeurs et il ne manquait pas de pessimistes pour nous affirmer que ces jeunes hommes qui, pour la plupart, avaient servi, pendant la guerre, dans les rangs de l'armée allemande, étaient presque tous plus ou moins contaminés de bolchevisme.

Or toutes ces craintes se sont dissipées. Les électeurs « bourgeois » ont marché avec un ensemble parfait. Quant aux socialistes, loin de gagner des voix, ils ont vu leurs anciens bataillons se disloquer pendant la bataille. C'est ainsi que dans la Haute-Alsace, ils avaient recueilli 39 000 suffrages en 1912 ; leur liste ne devait plus accuser qu'une moyenne de 35 000 en 1919. Une fois de plus le peuple alsacien-lorrain a prouvé qu'il était aussi réfléchi qu'ennemi du désordre, aussi sagement démocrate qu'hostile à toute politique d'aventure.

La nouvelle représentation de l'Alsace et de la Lorraine compte des hommes de première valeur. Le Dr Pflieger est un orateur fougueux, le professeur Muller manie la parole avec une grande maîtrise. L'abbé Hackspill, qui, comme les deux précédents, appartient pendant plusieurs années au parlement de Strasbourg, est un esprit réfléchi et ses connaissances sont très étendues. Les deux rédacteurs Seltz et Frey sont de vieux routiers de la presse et, comme tels, ils connaissent admirablement les besoins de la population des deux provinces retrouvées. L'instituteur Broblie, encore un ancien député de la Chambre alsacienne-lorraine, avait été condamné, pendant la guerre, à dix ans de travaux forcés pour « haute trahison ». Il a passé quatre ans



FAC-SIMILÉ DE LA PROTESTATION DES DÉPUTÉS DE L'ALSACE-LORRAINE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE (17 février 1871). Extrait de l'ouvrage de M. Henri Welschinger.

J'ai vu.

dans les geôles allemandes. Cela lui a rapporté, avec l'estime de nos compatriotes, la Légion d'honneur et... un mandat. Il saura faire de celui-ci un excellent usage, car il est intelligent et d'une débordante activité. Les pasteurs Scheer, de Mulhouse, et Althofen, de Wissembourg, sont des hommes d'opinions modérées et de très bon conseil. Walther, le jeune professeur bas-rhinois, a du tempérament; peut-être même un peu trop. En cela il ressemble au brave général de Maud'hui, dont la pipe va se trouver un peu dépaycée dans les couloirs du Palais-Bourbon. M. Guy de Wendel sera, lui aussi, une excellente recrue parlementaire, comme M. de Leusse. Quant à MM. le notaire Jaeger et l'industriel Simonin ils furent, en Alsace, des nationalistes de la première heure, ce qui leur valut de passer les années de la guerre dans le nord de l'Allemagne, où les Allemands les avaient brutalement relégués. Ce seront d'excellents députés d'affaires, dont les conseils seront écoutés. Le secrétaire de syndicats ouvriers Bilger apporte au Parlement français la longue expérience qu'il a des questions sociales.

Mais, je m'arrête. Il faudrait parler élogieusement de tous mes collègues, les nouveaux élus de l'Alsace et de la Lorraine. Je préfère d'un seul mot dire que l'ensemble, tel qu'il se présente, donnera pleine satisfaction à ceux qui espéraient que nos deux provinces enverraient à Paris des hommes consciencieux, sages et expérimentés.



Ajouterai-je que pour ceux d'entre nous, qui ont représenté leurs compatriotes dans d'autres parlements, la joie est profonde de changer d'atmosphère. Tout naturellement mon souvenir se



AUTOUR DE LA PROTESTATION DES DÉPUTÉS DES PAYS VOILÉS EN 1871.

(1) Kuss, maire de Strasbourg, qui mourut de douleur à Bordeaux. — (2) Ranc. — (3) Léon Gambetta. — (4) Victor Hugo. — (5) Scheurer-Kestner.



LES FUNÉRAILLES SOLENNELLES DE KUSS A BORDEAUX.

reporte à cet automne de l'année 1898, où, avec mes collègues Delier et Hauss, j'entrai, pour la première fois, dans le palais parlementaire de Berlin. Nous avions, en ce temps-là, l'esprit soucieux et le cœur gros, surtout quand il fallut passer sous la porte basse, que surmontait le lion germanique tenant sous sa patte droite un globe, globe sur lequel on lisait, suprême injure: *Elsass-Lothringen!*

Oui, l'Alsace-Lorraine avait été et devait rester jusqu'au bout, pour l'Allemagne, une proie et un jouet. Si nous ne l'avions pas cru, l'accueil maussade, dédaigneux et presque hostile des députés allemands nous l'aurait rappelé. Jamais nous ne devions nous trouver à notre aise dans cette énorme forteresse, où tout était luxe criard, mauvais goût, orgueil et servitude.

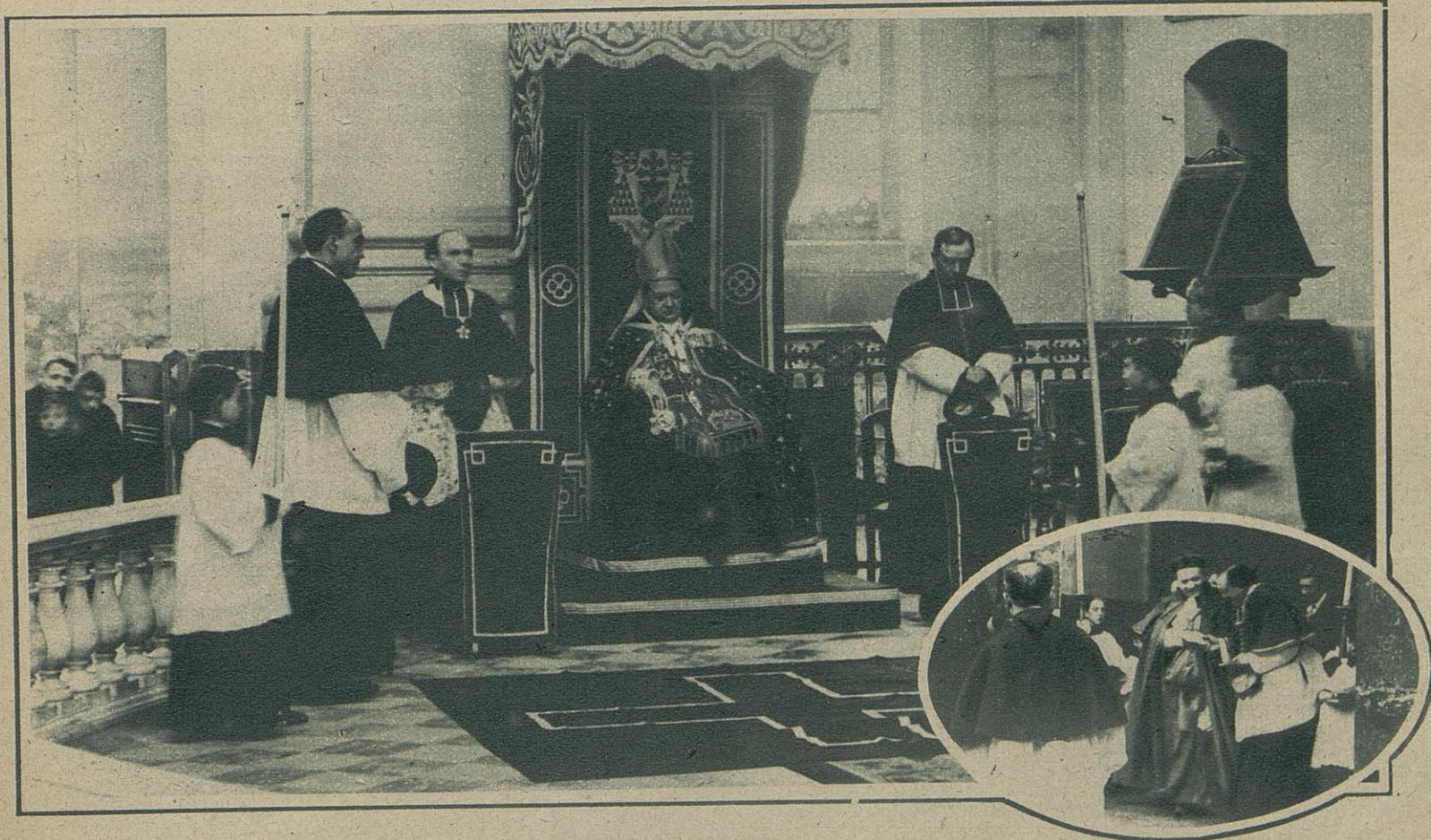


Ah! qu'il nous a été doux de changer de résidence! Combien le Palais-Bourbon, moins lourd et moins prétentieux, est plus habitable!

Comme les mains s'y tendent cordialement vers les nouveaux venus! Avec quels sourires francs et ouverts on les y accueille! Là-bas nous étions des étrangers, ici nous nous sentons chez nous. Jamais je n'ai mieux compris, depuis que j'ai trouvé dans les couloirs de la Chambre tant de cordiales sympathies, combien à Berlin la vie était rude, compassée, artificielle. On respirait difficilement dans la grande galerie du Reichstag et pourtant l'espace n'y manquait pas. Au Palais-Bourbon, malgré ses dimensions plus exigües, les poumons se dilatent à l'air de la liberté.

E. WETTERLÉ,
député du Haut-Rhin.

UN HOMMAGE AUX MORTS DE LA GUERRE



MONSIEUR AMETTE PENDANT LA MESSE QU'IL CÉLÉBRA EN L'HONNEUR DES EMPLOYÉS DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE MORTS AU CHAMP D'HONNEUR



LA MARQUISE DE NOAILLES

EN CONFÉRENCE AVEC SES INFIRMIÈRES.

L'ŒUVRE DU SECOURS

PARMI les œuvres philanthropiques qui sont nées dans notre pays au cours de la grande tourmente et depuis l'armistice, nous n'en connaissons pas de plus patriotique, de plus utile, de plus pratique, que celle que dirigent avec un rare bonheur deux grandes dames de la haute société franco-américaine : M^{me} Charles Prince et M^{me} la marquise de Noailles.

Sous le titre de « Comité de secours franco-américain pour les pays dévastés », ces admirables bienfaitrices ont par leur touchante sollicitude rendu pratique une tâche ardue qui de prime abord semblait vouée à l'insuccès.

Par leur esprit d'initiative, leur dévouement, leur appui moral et financier, elles ont fait renaître la vie et la santé où régnait, depuis cinq ans, le désastre et la mort.

Grâce à une inlassable propagande, grâce aussi à leurs ressources personnelles, M^{me} Charles Prince, aux États-Unis, M^{me} la marquise de Noailles, en France, sont arrivées à réunir des subsides relativement importants à l'aide desquels on a pu reconstituer dans quelques villages de l'Aisne, de la Somme, de l'Oise et bientôt des Ardennes les premiers éléments pratiques indispensables à la vie des habitants.

C'est ainsi qu'à Folembray, à trois kilomètres de Coucy-le-Château, que nous venons de visiter et que les Allemands ont culbuté de fond en comble, elles sont arrivées à faire reconstruire avec les matériaux tirés des décombres, des rez-de-chaussée couverts, relativement confortables, où le strict nécessaire a été mis à la disposition des habitants qui tout doucement s'acheminent vers la petite commune dévastée : objets de literie, armoire, poêle de cuisine, etc., etc.

A côté de cet appoint indispensable aux premières nécessités de la vie, elles en ont apporté un autre plus efficace :



M^{me} CHARLES PRINCE, L'UNE DES PRÉSIDENTES DU SECOURS FRANCO-AMÉRICAIN.

FRANCO-AMÉRICAIN

celui de reconstituer le cheptel bovin enlevé par les barbares ; à cet effet un petit troupeau de vaches et deux taureaux sont arrivés récemment d'Honde et ont été assemblés dans les prairies trouées d'obus autour du château incendié du comte de Brigode, dont la belle vaillance au cours de l'occupation du village par Von Kluck est digne des plus beaux éloges.

À côté du cheptel bovin, le comité du « Secours franco-américain » en a constitué d'autres ; des lapins, des poules, des oies, des canards, des chèvres, ont été pour la reproduction confiés aux gens de Folembray.

Une école a été érigée de toutes pièces ; cent dix enfants, garçons et fillettes, y reçoivent une instruction primaire sous la direction de trois dévouées institutrices, dont nous avons le devoir ici de citer les noms, ce sont : M^{lle} Trouilhé, M^{me} Bastard et M^{lle} Meyer, qui même pendant l'occupation allemande, presque sur la ligne de feu — on se battait à Champs-sur-la-Lesse, à cinq kilomètres de là — n'ont cessé de porter à ces infortunés, que la ruine attendait, l'appoint de leur maternel dévouement.

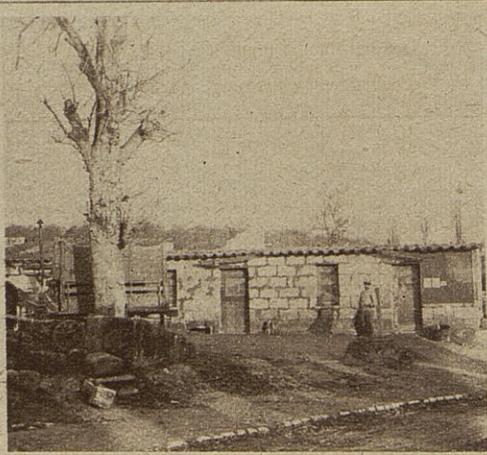
A côté de l'école, au milieu de cet amoncellement de décombres, une chapelle, un dispensaire ont été construits, des secours en vêtements, en nourriture, en argent sont journalièrement distribués

sous la direction de deux gracieuses infirmières anglaises : Miss Sutton, Miss Perkins, qui avec un dévouement inlassable, une sollicitude touchante, après avoir pendant cinq ans rempli leur périlleuse mission dans les hôpitaux du front, continuent à soulager toutes les misères qui les entourent par amour pour la France, à laquelle elles ont voué un culte particulier.

Elles vivent là sans se plaindre jamais, au milieu de ces ruines parmi tous ces infortunés qui les considèrent



LA BOULANGERIE DE FOLEMBRAY.



LA BOULANGERIE (VUE EXTÉRIEURE).



A Folembray : Miss Sutton, une des infirmières, visite les habitants nécessiteux.

Miss Perkins pansant une plaie. — (A gauche.) Le Cheptel offert par la mission.

comme de grandes sœurs, couchant dans des baraquements rudimentaires, apportant chaque jour à tous ces malheureux la parure de leur jeunesse et de leur sourire; recevant, l'une, dès le matin au dispensaire les valides qui peuvent venir s'y faire soigner, l'autre, parcourant avec sa petite voiture les villages de Verneuil, Champs, Praast, Villette, Pierramande, Barisis, Fresne, Septvaur, tout le secteur confié à ses soins.

◆ ◆ ◆
 Nous avons tenu tout particulièrement à accompagner miss Sutton dans cette pénible tournée par une pluie battante; nous l'avons vue dans des intérieurs sordides, d'anciennes cagnas, aménagés en logis, où la lumière ne pénètre que par d'étroits soupiraux, se pencher sur les typhiques, parfois sur des agonisants, nérépugnant à aucune besogne, même les plus pénibles, les plus redoutables. Nous l'avons vue, après les soins donnés à tous ces pauvres hères, laisser

sur la table, sur la chaise ou sur le banc qui forme quelquefois l'unique ameublement de cette caverne de troglodytes un peu de vin, de chocolat et quelques piécettes d'argent... et avec quel tact, quelle délicatesse, tout cela était fait... et discrètement effacé dans l'ombre, je regardais ces scènes touchantes dans leur simplicité et je m'inclinais avec un infini respect devant le courage de ces femmes admirables, si braves, si dévouées, qui depuis cinq ans supportent tant de fatigues, tant de dangers pour soulager toutes les misères.

◆ ◆ ◆
 Leur bonté, leur générosité, leur simplicité, leur douceur remplissent à tous les jours le plus beau et le plus noble des devoirs, celui de la charité humaine et à ce titre nous ne saurions jamais assez traduire notre reconnaissance et notre admiration.

M. MEYS.



(En rond.) Comment vivent les habitants de Folembray.

La salle d'école du petit village reconstruit.



Le bureau de poste.

Le comte de Brigode, un des bienfaiteurs du pays dévasté.

L'épicerie bien alimentée.



(Dessin inédit de Ch. Genty.)

DANS LA RUCHE ALLEMANDE

— Regarde, Fritz, encore des grèves en France.
— Ach ! ne perdons pas de temps — nous lirons cela ce soir, après LE TRAVAIL.

BONICHET PARLE DES ÉLECTIONS

EN revenant chez moi, j'ai rencontré Bonichet qui promenait un petit chien dans le quartier en traînant la jambe; il poussa des cris d'allégresse en me serrant la main :

— Je suis rudement content de vous voir. Depuis le temps, j'en ai eu des histoires : trois mois d'hôpital !

— Vous avez été malade, mon pauvre vieux ?

— Mais non ! vous n'avez pas su : une jambe cassée ; le jour de la rentrée des troupes sous l'Arc de Triomphe, je m'étais installé comme j'ai l'habitude avec mon échelle ; j'avais emmené la mère Bonichet et deux voisins : on ne pouvait pas être mieux, mais tout à coup, l'échelle s'est démolie et l'on s'est éparpillé sur les voisins : les autres n'ont rien eu, mais moi qui étais tout en haut, je suis tombé à faux si bien que je m'ai cassé la cuisse. C'est de la faute à personne, il n'y a rien à dire : seulement pendant tout le temps que je suis resté à l'hôpital, je me suis fait vieux. Enfin c'est fini ; la vieille carcasse est encore solide, je traîne bien un peu la patte quand le temps a la fièvre comme au jour d'aujourd'hui, mais tout de même, tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort !

Je félicitai mon ami Bonichet de son heureux rétablissement et je fis quelques pas avec lui :

— Etes-vous content des élections ? lui demandai-je.

— Je suis content, sans être content. C'est ceux pour qui j'ai voté qui sont passés, mais je n'ai pas voté pour les candidats que j'aurais voulu, rapport que la question a été mal posée.

— C'est-à-dire ?

— Vous allez me comprendre en deux mots, je suis socialiste, mais je ne suis pas bolchevik, or comme les socialistes voulaient tout chambarder, j'ai voté contre eux pour leur montrer que je ne les approuvais pas. C'est clair comme de l'eau de roche.

— Vous n'avez pas voté pour quelqu'un vous avez voté contre quelqu'un.

— Ni plus ni moins ! Remarquez que je ne dis pas de mal de ceux qui sont élus, ce sont des hommes qui ont bien leur mérite et qui travailleront raisonnablement s'ils veulent bien ne pas s'amuser à faire de la politique ; mais tout de même pour l'ouvrier, ce n'est pas une victoire.

— Croyez-vous que vous auriez été beaucoup plus avancé si le parti extrême avait obtenu une forte majorité. Non pas qu'on puisse croire que du jour au lendemain, la république des soviets ait été proclamée en France, mais les éléments bourgeois qui détournent l'argent qui circule auraient dissimulé leurs capitaux instantanément, d'où une gêne, un malaise, le marasme dans les affaires, avec la crainte, chaque matin, d'une grève bruyante et d'émeutes. Bonichet s'arrêta et me prit par un bouton :

— Vous pouvez bien être sûr qu'on a pensé à tout ça. Voulez-vous que je vous dise ce qui a fait du tort au parti ? C'est les grèves qui n'arrêtent pas depuis un an ; après l'une, c'est l'autre, et les gens sont persuadés que l'ouvrier ne sait pas ce qu'il veut. Je vais même vous raconter une histoire. Il y a les calicots qui sont en grève : bien ! ils en appellent à la solidarité du prolétariat, mais le prolétariat n'est pas emballé, parce que malgré tout il sait très bien que les calicots étaient les premiers à conspéquer quand le métro et les tramways étaient en grève. Une grève, pour qu'elle dure, faut qu'elle ne gêne pas le public...

Il éclata de rire :

— Tenez, il y a la grève des journaux, elle pourrait durer vingt ans, je crois bien que personne ne s'en plaindrait, sauf ma bourgeoise

qui roucoule parce qu'elle ne peut plus suivre son roman cinéma.

Bonichet hocha la tête et dit plus sérieusement :

— La vérité, c'est qu'en France on n'aime pas le chahut ; on veut bien crier : « Vive Machin ! ou à bas Chose ! » mais à la condition que ça n'aille pas plus loin. On charrie les ministres et les députés, on crie contre les mercantis, mais le jour où il faudrait vraiment leur passer autour du cou la corde qu'ils n'ont pas volée, il n'y aurait pas grand monde pour faire cette besogne-là. J'ai bien mis mon poing sur la figure du crémier, mais c'était d'homme à homme et c'était une petite affaire person-

idem pour Basly et pour le petit Coutant qui a été prisonnier en Allemagne et qui est fixé sur les beautés de l'Internationale. La vérité, c'est que personne ne veut entendre parler d'une autre guerre, — pas plus civile que pas civile, — mais le tout est de savoir s'il vaut mieux prendre ses précautions et dire aux habitants du Reich : « Le premier qui bouge, je le corrige ! » ou bien leur sauter dans les bras en s'écriant : « On est des frères ! » Je ne suis pas pour les canons et les munitions, mais ça me dégoûterait un peu d'embrasser un des copains qui ont tant saccagé dans le Nord au point qu'on se tape pour avoir du charbon cet hiver.

— Et sur l'intervention en Russie, père Bonichet, avez-vous une opinion ?

Il fit une petite grimace et s'arrêta un instant pour réfléchir :

— Oui et non ! j'ai une opinion sans en avoir une, c'est selon. Si ces gens-là veulent arranger leurs petites affaires chez eux, faire leurs soviets et leurs communions dans leur coin, mon avis est que c'est leur affaire et qu'il n'y a qu'à les laisser se débarbouiller entre eux. Mais s'ils veulent venir chez les voisins pour nous montrer les beautés de leur système, c'est une autre paire de manches. Tout ça finirait encore par des coups de fusils, des mitrillades et par de braves gars démolis, comme si la guerre n'avait pas causé assez de pertes. Alors, je leur dis aux Lénine et aux Trotsky : « Chez vous, tout ce que vous voulez ; chez nous rien à faire. Si vous avez la peste et le choléra, ce n'est pas la peine d'envoyer ça chez nous. » On se protège des épidémies : le bolchevisme c'en est une, faut pas l'attraper, voilà tout.

Bonichet était arrivé devant sa maison, son petit chien assis sur le derrière le regardait bavarder en ayant l'air de penser : « Alors on ne rentre pas ? Ce que tu es bavard ! » Le vieil ouvrier l'aperçut et se pencha vers lui pour lui parler.

— Et toi, t'es-t-y content des élections ?

Le chien fit : « Ouâh ! ouâh ! »

— Tu es comme moi, dit Bonichet : que ce soye un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, tu n'en tires pas de conclusion, seulement tu serais rudement content que les œufs ne coûtent plus quinze sous.

Et se tournant vers moi, il ajouta :

— C'est une façon de parler, il s'en moque, parce qu'il trouve sa pâtée tous les jours dans le même coin. Mais c'est de ça surtout qu'il faudrait que la Chambre s'occupe, parce que ce n'est plus possible de vivre au prix que coûte la botte de poireaux. Je sais bien que tout est raugmenté, sans qu'on sache au juste les raisons ; mais s'il y a un jour du vilain, ce ne sera pas parce que Sadoul est condamné à mort ou qu'on intervient en Russie, ce sera parce que de braves gens en auront assez de travailler tout pour le boucher et le propriétaire.

« J'ai un fils qui est un syndicaliste acharné, eh bien, monsieur, vous le croirez si vous voulez, le jour des élections il a voté pour les royalistes, il explique que c'est pour bien montrer que la politique c'est idiot et que les revendications professionnelles n'ont aucun rapport avec tous les boniments des députés : les ouvriers sont d'assez grands garçons pour arranger leurs petites affaires sans les politiciens et la preuve, c'est que dans son usine, lui et les autres sont parvenus à décider le patron à les faire participer aux bénéfices et à les consulter sur la marche de l'usine. Dans cinq ou six ans, une délégation ouvrière mènera l'usine avec le patron ; la révolution sera faite et il n'y aura pas eu de gueules cassées. »

Il me serra la main, siffla son chien et rentra chez lui.

ROBERT DIEUDONNÉ.



Mlle BARTET, « LA DIVINE ». L'admirable artiste qui depuis quarante ans illustre la scène de la Comédie-Française, qu'elle parle de quitter, vient de jouer — et ce fut la perfection même — le rôle de Bérénice dans l'Hérodiade, de M. Albert du Bois.

nelle. D'ailleurs il y a une preuve à tout ce que je vous dis parce que je raisonne et que je ne me contente pas de parler pour parler : c'est que même les plus avancés n'ont pas marché pour nommer les énergumènes : Sadoul qu'on avait brandi comme un drapeau est resté dans les choux et le dénommé Rappoport itou. On n'a qu'à regarder le nom des unifiés qui sont élus à Paris, c'est des intellectuels comme Bracke, Paul Boncour ou Léon Blum ! et le plus curieux, c'est que les autres qu'on appelait des vendus et des traîtres ont été presque tous nommés comme Nectoux, comme Aubriot et comme Rozier. Je vous le dis, on est plus socialiste qu'on en a l'air, mais à l'heure actuelle, malgré qu'ils disent comme ça qu'ils sont unifiés, il y a deux partis socialistes, aussi vrai que je vous le dis. Delory qui a été nommé et Brizon qu'on a blackboulé avaient la même étiquette, mais tout de même ils n'avaient pas la même opinion. Delory qui s'est bouffé le nez des mois avec les Boches n'est pas pressé d'aller leur serrer la main et leur sauter au cou,

INOUI

Il y a un an que la guerre est finie, six mois presque que la paix est signée et vous ne devinez pas ce qu'on a découvert, il y a quelques jours dans la région du Mans? Je vous le donne en mille : un train hôpital complet.

Le ministère de la guerre avait perdu un train. Que les démobilisés qui soupirent après la prime de démobilisation qu'ils ne touchent pas ne se désespèrent point. Quatorze mois après la démobilisation, on retrouvera peut-être leur dossier dans un coin et peut-être dans un autre train égaré ailleurs. La vieille histoire du banc qui était toujours gardé pour empêcher les gens de s'y asseoir six mois après avoir été repeint a été dépassée et largement. M. Lebureau doit être content. Il a battu ses propres records.

EN ATTENDANT L'HEURE DU CHATIMENT

Voici une anecdote sur l'hôte sinistre du château d'Amérungen, que nous empruntons au beau livre, tout vibrant du plus grave et du plus pur patriotisme, que le lieutenant Daria vient de publier sous le titre *Croquis de guerre et d'invasion* : « Et dire, écrit M. Daria, que le kaiser, l'auteur de tous nos maux et de tous nos tourments, a jadis, étant enfant, roulé sous les pieds de nos chevaux. Si cet accident lui avait été funeste, cette horrible guerre, peut-être, n'eût jamais éclaté... C'était à Cannes, quelques hivers avant l'année terrible. La victoria de mon grand-père, traînée par deux vigoureux postiers, débouchait sur la promenade lorsqu'un enfant traversa imprudemment la chaussée et se jeta sous les pieds des chevaux. Le cocher n'eut que le temps d'arrêter l'attelage pour ne pas l'écraser et le petit garçon se releva légèrement contusionné. »

L'auteur involontaire du dommage se précipita hors de sa voiture pour lui venir en aide, mais déjà il avait été relevé et emmené avec de grands airs par sa gouvernante affolée : pourtant les assistants eurent le temps de reconnaître en lui le petit-fils du roi de Prusse, aujourd'hui Guillaume II, ex-empereur allemand.

LA NOUVELLE ARISTOCRATIE RUSSE ISSUE DU BOLCHEVISME.

L'un des plus étranges résultats du bolchevisme est celui de la création d'une nouvelle aristocratie prolétaire russe. Elle se compose d'environ 1.500 membres, lesquels naquirent dans des hillons et se vêtent aujourd'hui de satin et de bijoux. Ils ont des ambitions sociales illimitées. La plupart sont des femmes, car la Russie fut toujours un pays de femmes et le bolchevisme leur a conféré des droits nouveaux et considérables. Cependant la vie de ces nouveaux aristocrates n'est pas toujours agréable, car la masse des prolétaires les regarde avec haine et envie et essaie de leur nuire le plus possible. On affirme, même en Russie, que les mœurs de l'ancienne aristocratie revivent telles qu'elles étaient du temps du tsarisme, la seule différence étant que des cuisinières et des balayuses des rues, grossières et incultes, ont pris la place des femmes nobles de l'ancienne Russie.

Dans le soviet de Moscou, on signale des cas particulièrement remarquables. Une femme, Barbara Stchukine, occupa longtemps le palais du « boyard Romanof », en qualité de « gouvernante ». Elle avait une automobile, des domestiques, des robes de soie et de velours, et elle donnait de splendides réceptions, mais les envieux du soviet obligèrent M^{me} Barbara à quitter cette agréable sinécure. Elle fut remplacée par Irène Leskoff, une cousine de Lénine, et au bout de très peu de temps recommencèrent les fâcheuses réceptions. L'impératrice de l'aristocratie bolchevique est cette M^{me} An-

LES ÉCHOS DE "J'AI VU"

dreyeff que Gorki fit passer pour sa femme légitime lors de son voyage en Amérique en 1906, ce qui y souleva un terrible scandale. Actuellement Gorki étant divorcé, il l'a réellement épousée et elle a



LES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE GLASGOW VIENNENT SALUER LE PRÉSIDENT POINCARÉ.

été nommée directrice en chef des théâtres nationaux de Péetrograd. Elle donne des réceptions dans le palais de marbre du Grand Duc Constantin où elle a organisé un salon politico-littéraire très fréquenté. Péetrograd est un lieu où deux rivalités se disputent avec les anciens fastes du tsarisme. M^{me} Gorki étant trop haute placée pour que l'envie et la haine prolétarienne puissent lui nuire, on décida de lui opposer une rivale. Une jeune fille de vingt ans, Olga Gvosdzoff, belle et parfaitement illettrée, s'installa au palais Stroganoff et donna des fêtes somptueuses. Peu à peu Péetrograd connut des salons dans le style de M^{me} Récamier, et le luxe, l'abondance, les bijoux insultaient à la misère et à la famine de la ville.

Durant l'hiver 1918-19, le siège de l'aristocratie bolchevique était Khamovnitshesk, quartier élégant de Moscou, où de nombreuses familles de l'ancienne aristocratie



LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU EN TOURNÉE ÉLECTORALE AVEC SES « COLISTIERS ».

russe, chassées de leurs domaines, sont également venues habiter. On y voit des princesses et des dames d'honneur de la tsarine qui vivent avec les modestes ressources que les bolcheviks ont bien voulu leur laisser.

LE CINÉ A L'INSTITUT

Ce n'est pas tous les jours que l'on donne à l'Institut des séances de cinématographe. Et pourtant l'autre jour, toute l'Académie des



LA JOURNÉE DES ÉLECTIONS EN ITALIE. ON SAIT QUE SOCIALISTES ET CATHOLIQUES Y TRIOMPHÈRENT.

sciences était devant l'écran. Le maréchal Foch, délaissant ses grands soucis militaires, s'était lui-même dérangé. Il est vrai que les films tournés en valaient la peine.

M. Carpentier présentait à ses collègues une nouvelle invention :



LE PROFESSEUR PINARD, L'ILLUSTRE GYNÉCOLOGUE, VIENT D'ÊTRE ÉLU DÉPUTÉ DE PARIS.

le cinématographe en couleurs naturelles. Sans toute des essais avaient déjà été tentés, tout à fait supérieurs à ces grossiers procédés de coloration qu'il est encore de mode de faire figurer dans les programmes. Jamais pourtant, on n'était arrivé à un résultat aussi parfait que celui présenté par M. Carpentier. Les messieurs de l'Académie étaient ravis.

C'est une application ingénieuse du vieux procédé des trois couleurs.

Le même film est pris trois fois dans le même temps. Derrière chaque objectif est disposé un écran rouge, bleu ou jaune.

L'innovation réside dans le mécanisme d'une précision parfaite qui permet à la projection de « fondre » ces trois bandes en une seule.



LE GÉNÉRAL NIESSLER, NOTRE ENVOYÉ EN BALTIQUE, PASSANT PAR BERLIN « UNTER DEN LINDEN ».

Si le ciné en couleurs est trouvé, il ne reste plus, pour le perfectionner complètement que de découvrir un procédé stéréoscopique qui permette de donner aux scènes le relief qui leur manque encore. Alors notre grande

invention française, tout à fait au point, pourra reproduire une image parfaite de la réalité.

CE QUE COUTE UNE GRÈVE

Il faudra plusieurs mois pour déterminer exactement ce qu'a coûté la grève des cheminots britanniques ; toutefois on peut dès maintenant estimer que les factures que devra payer le gouvernement se montent à un million de livres sterling par jour, soit 25 millions de francs.

Bien plus importante est la perte nationale encourue par le préjudice porté à l'industrie du pays. Sans parler des industries alimentaires dont la perte en marchandises périssables est énorme, de nombreuses et des plus importantes usines ont dû fermer leurs portes.

Quant aux exportations, elles ont été nulles pendant une semaine entière et des commandes considérables de l'étranger ont été perdues.

Dans les milieux industriels on émet l'opinion que la perte totale pour la nation peut s'évaluer à 50 millions de livres sterling, soit à un milliard deux cent cinquante millions de francs.

En ce qui concerne les charges imposées par la grève aux fonds de la *National Union of Railway men*, elles se chiffrent par trois cent mille livres, sept millions cinq cent mille francs.

Ce sont là, n'est-ce pas? des chiffres terriblement impressionnants qu'il importe de retenir et de méditer.

L'ALTRUISME DES ENFANTS PAUVRES

Rien n'est curieux comme les tests de vie morale qui cherchent à étudier le jugement moral des jeunes enfants. A la Maison des Petits de l'Institut J.-J. Rousseau, à Genève, on donne à des enfants de moins de huit ans un certain nombre de pastilles à partager avec 1, 2 ou 3 de leurs camarades ; on s'arrange pour que le nombre de pastilles ne soit jamais exactement divisible entre les participants au partage ; on étudie ce que fait l'enfant. Les faits constatés ont permis d'établir quelques conclusions qui demandent à être confrontées avec un plus grand nombre de faits. 1^o Les enfants généreux sont plus nombreux que les enfants égoïstes (dans la proportion de 7 contre 4) ; 2^o les fillettes sont plus généreuses que les garçons ; 3^o les enfants aisés sont plus égoïstes que les enfants pauvres (les trois quarts des enfants se comportent de façon altruiste).

SHADOW DANCE

Le *Shadow Dance* passera-t-il la Manche et remplacera-t-il le fox-trot qui vieillit. Les Anglais le dansent modérément d'ailleurs. Quand je dis danser, j'exagère. Une des figures est bien la plus extraordinaire qu'on ait vue. A un certain moment, on a la tête en bas et les jambes en l'air. Charmant !

AVION NOUVEAU

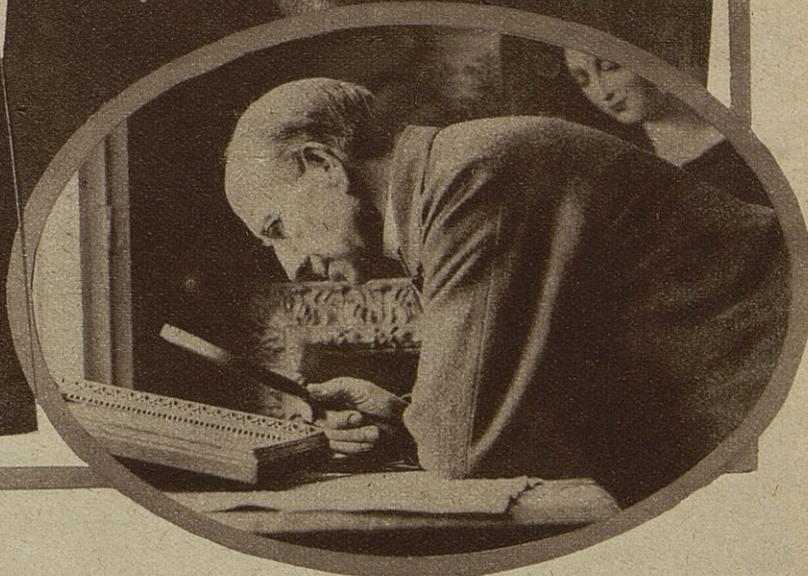
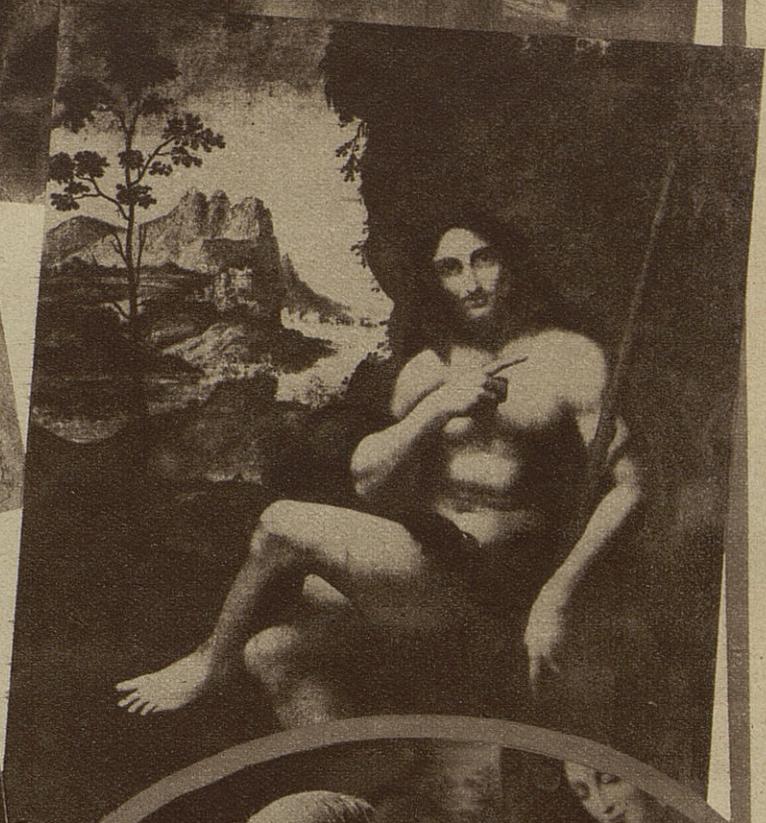
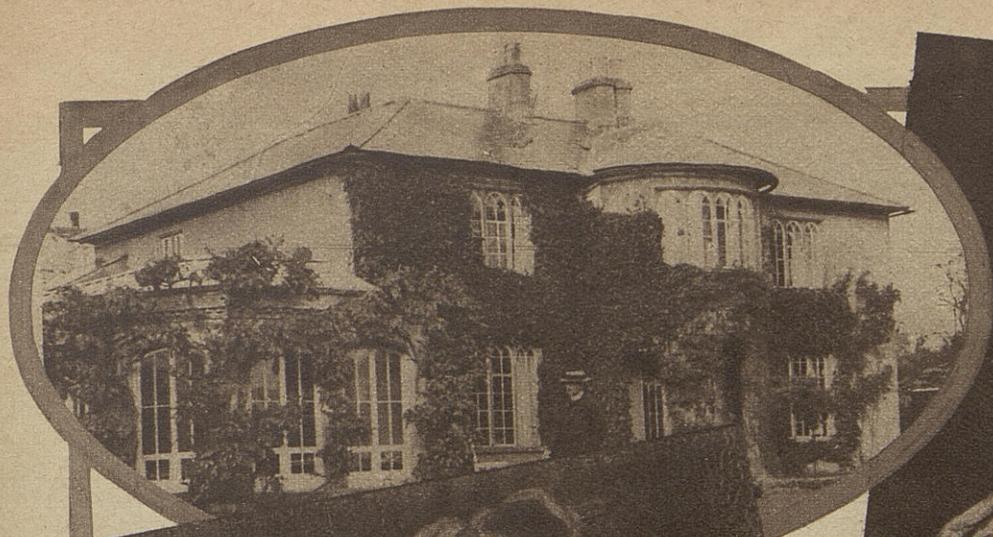
On annonce l'invention d'un aéroplane d'un nouveau modèle. Aucun appareil en usage actuellement ne lui ressemble. Son originalité est absolue. Cet avion n'a pas d'ailes. Il a été établi par deux ingénieurs français et notre gouvernement s'est rendu acquéreur du brevet. Avec lui, paraît-il, les difficultés de l'ascension verticale et de la stabilisation en l'air sont résolues.

ENSEIGNES

On a parlé maintes fois de l'humour souvent inconscient des enseignes. Et certes le flâneur qui prend le temps de regarder autour de lui fait de curieuses découvertes.

Dédaignant les « *A la treille d'or* », « *A l'Enfant-Jésus* » de jadis, un restaurateur de la rue du Cherche-Midi annonce énigmatiquement : « *Aux petits qui n'ont pas peur des gros* ».

Quant à ce marchand de postiches qui, dans une calme rue du quartier de la Butte-aux-Cailles, a pris pour enseigne : « *Au déluge de cheveux* », certainement il exagère.

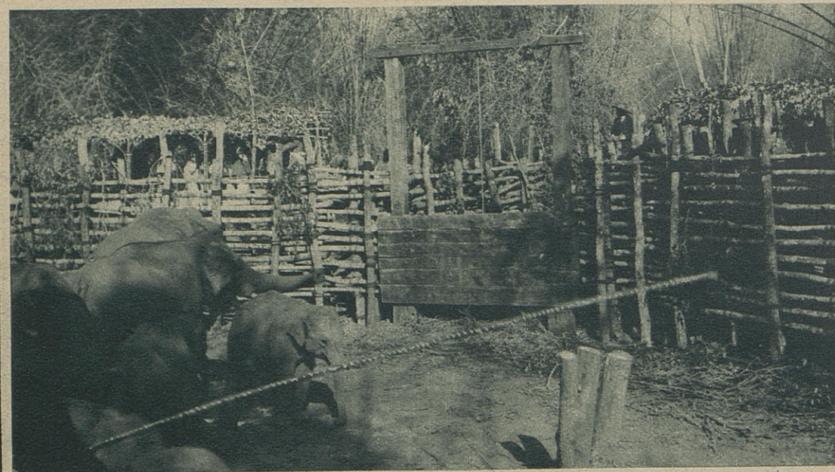


**ON DÉCOUVRE DANS UN GRENIER, EN ANGLETERRE, DES ŒUVRES
INCONNUES DU TITIEN, DE LÉONARD DE VINCI ET DE REMBRANDT**

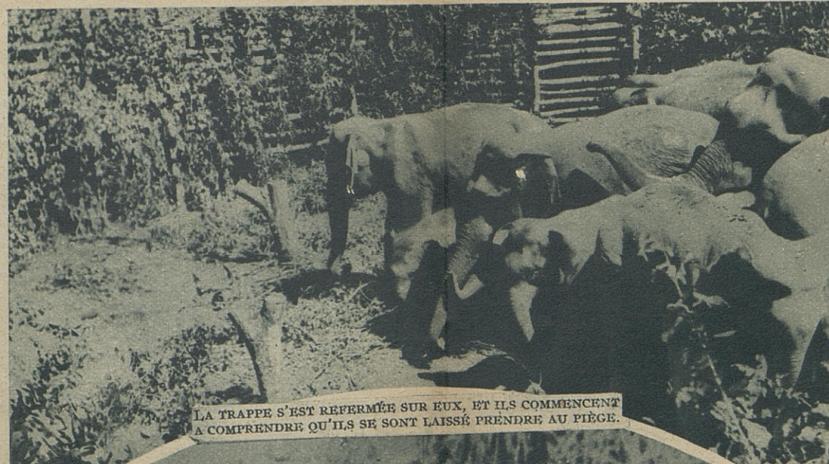
Le Révérend Saward, de Holme-Pierrepont, près Nottingham, chargé d'enquêter chez des particuliers pour la fixation des impôts et taxes sur les revenus vient de faire une découverte d'importance. En inventoriant des tableaux anciens, perdus sous la poussière d'un cabinet de débarras, quelle

ne fut pas sa surprise en constatant qu'il s'agissait d'œuvres de vieux maîtres tels que Rubens, Rembrandt, Velasquez et le Titien ! Mais l'anecdote ne dit pas si le Rev. Saward aura profité de cette occasion pour imposer une formidable « taxe de luxe » à l'heureux détenteur de ces peintures !...

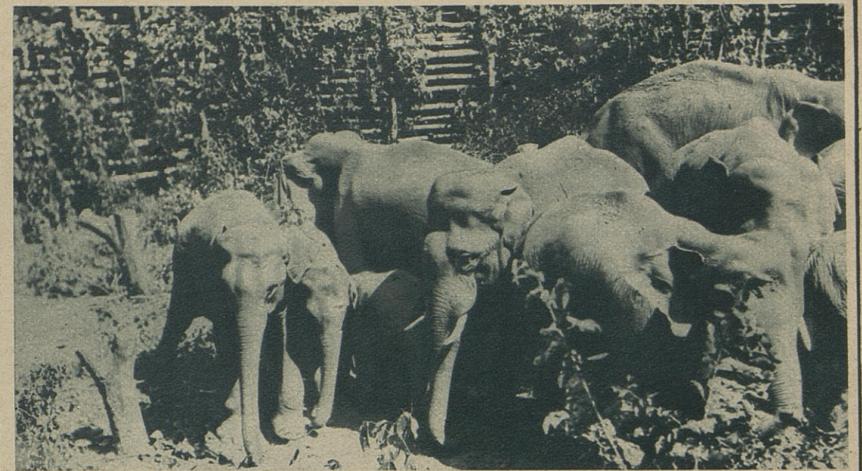
COMMENT ON CAPTURE LES ÉLÉPHANTS



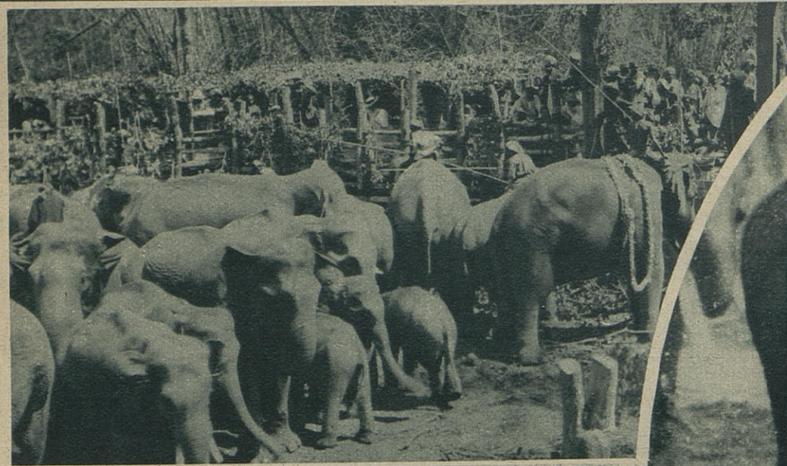
LES FAUVES VIENNENT DE PÉNÉTRER DANS LE « KEDDAH », VASTE ARÈNE CONSTITUÉE PAR DE SOLIDES POTEAUX RECOUVERTS DE FEUILLAGE.



LA TRAPPE S'EST REFERMÉE SUR EUX, ET ILS COMMENCENT À COMPRENDRE QU'ILS SE SONT LAISSÉ PRENDRE AU PIÈGE.



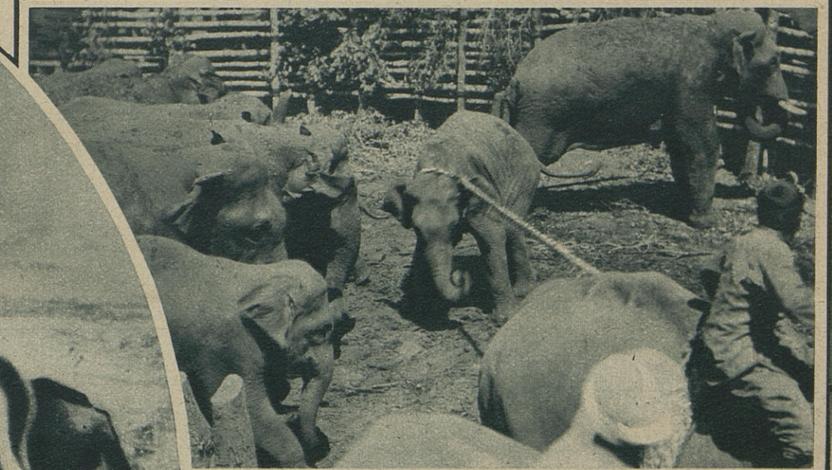
ILS TOURNENT SUR EUX-MÊMES, COMME POUR DÉCOUVRIR L'ISSUE QUI LES RAMÈNERAIT VERS LA JUNGLE ET VERS LA LIBERTÉ.



LE POURTOUR DU KEDDAH COMMENCE À SE GARNIR DE SPECTATEURS, ET DES ÉLÉPHANTS DOMESTIQUES Y PÉNÈTRENT, AVEC LEURS CORNACS ARMÉS DE LANCES.



LES ÉLÉPHANTS DOMESTIQUES, DIRIGÉS PAR LEURS CORNACS, POUSSENT DEVANT EUX LES ÉLÉPHANTS SAUVAGES, RABATTUS DE LA JUNGLE.



À L'AIDE DE LASSOS FAITS DE GROSSES CORDES, LES CORNACS S'EFFORCENT D'ATTACHER À DES POTEAUX LES ÉNORMES CAPTIFS.



L'OPÉRATION SE POURSUIT. ON VOIT AU PREMIER PLAN UN INDIGÈNE PENCHÉ SUR LA TÊTE DE SA MONTURE, FIXANT UNE CORDE AU COU D'UN ÉLÉPHANTEAU.

La scène se passe au centre des impénétrables jungles du Mysore, à Kurumpur, forêt où errent d'innombrables bandes d'éléphants. Plusieurs milliers d'indigènes, armés de gongs, ont encerclé un troupeau, et, patiemment, l'ont rabattu dans la direction du *keddah*. C'est le nom donné à une vaste enceinte construite de pieux. Les bêtes sauvages, ne trouvant pas d'autre issue pour s'échapper, s'engagent dans un chemin couvert, qui aboutit à l'entrée du *keddah*. Après que tous les éléphants ont pénétré dans



POUR LE METTRE À LA RAISON, UN AUTRE MÂLE, DOMESTIQUE CELUI-CI, LUI ADMINISTRE UNE CORRECTION À COUPS DE TROMPE ET DE DÉFENSES.

l'enceinte, on en rabat la porte. Puis, des hommes expérimentés se glissent parmi les fauves et tentent de fixer de grosses cordes aux pieds des mâles. Ils sont remplacés par des cornacs, qui, montés sur des éléphants domestiques, attachent les femelles et les petits, et les réduisent à l'impuissance. Trois ou quatre jours après, les prisonniers sont plus calmes. On les attache entre deux éléphants domestiques, chargés de les dresser... Dans les dix jours qui suivent, les captifs sont aussi doux que leurs dresseurs.

LA DAME QUI A PERDU SA DOULEUR



M^{lle} DARBOIS
RESPECTA

CE SILENCE
ET CETTE SOLITUDE.

ELLE disait : « Le souvenir m'est une nourriture quotidienne, je vis de lui comme de pain ; il m'occupe à ce point que je n'ai pas encore connu l'ennui, ce bourreau des solitaires dont la vie n'a plus de but... »

— Vous êtes encore jeune, chère amie, repartait la confidente, et jolie sous vos cheveux blanchis en quelques mois de douleur ; la vie vous réserve peut-être quelques joies... »

— Ah ! je les repousserai ! s'écria la veuve. Ma chère Laure, on n'aime pas deux fois comme j'ai aimé. Personne, pas même vous qui avez vécu fraternellement près de nous, personne ne connaissait mon mari. Il portait le masque devant les autres et se réservait pour moi seule. Je n'étais pas, croyez-le, sans remarquer les réticences, les hésitations de ceux à qui dans mon naïf bonheur de femme aimée je vantais la nature exceptionnelle de Pierre !

Avouez, chère amie parfaite, que vous ne l'aimiez que pour le bonheur qu'il me donnait ? Il ne vous était pas très sympathique... »

— Oh ! Jacqueline ! Comment pouvez-vous dire cela ? répliqua Laure Darbois en rougissant.

De ses yeux gris au loyal et tendre regard elle fixait le pâle visage de son amie. Moins égarée dans son douloureux songe d'amour, celle-ci eût lu dans ce regard une tendre pitié et un secret ancien.

Mais elle fixait, distraite, les légers rideaux de tulle plissé derrière lesquels l'atmosphère avait ce frémissement argenté que lui donne une pluie fine et sans colère.

Mme Darbois respecta ce silence et cette solitude. Affectueusement elle saisit la main de Jacqueline et contempla avec elle le paysage d'automne ; des rouilles sur le métal bleuté du ciel, tel était le visage de l'allée ; puis l'alignement cubique et clair des maisons provinciales avec leurs vitres bien fermées sur la mesquine et douce existence des hommes. Ça et là, le rapide trait d'une hirondelle sollicitée par le paradis africain et qui cherche ses compagnes de voyage. En somme, une atmosphère intime, plus apaisée qu'inquiète et telle que pouvait l'aimer la douleur de Jacqueline.

La jeune femme était venue s'installer

à Toulouse dès la mort de son mari, pour ne plus quitter celui-ci qui avait voulu reposer dans le caveau familial. Elle savait d'ailleurs retrouver à la « Villa Rose » sa meilleure amie, une compagne de pension avec laquelle elle était restée très intimement liée.

Une affection très haute, très généreuse et sincère unissait les deux femmes. Chacune d'elles connaissait par le menu l'existence de l'autre, et maintes fois Jacqueline Arnel avait mis un diapason à sa joie de femme aimée en songeant aux déboires conjugaux de Laure.

Huit mois environ après la mort de son mari Madame Arnel fut instruite du montant de la pension que la banque où était employé M. Arnel lui fixait.

Le gros chiffre donné l'étonna. Elle courut chez son amie et lui dit.

— Il doit y avoir là une erreur. Songez

donc que par une injustice inouïe, mon pauvre Pierre ne gagnait que huit mille francs ! Tous ses camarades avaient eu leur avancement normal. Beaucoup étaient même directeurs en province.

Je proposai un jour à Pierre d'aller trouver son directeur, alléguant que les femmes réussissent souvent là où les hommes échouent.

Ah ! quelle scène ! Pierre était horriblement jaloux, je ne m'en doutais pas et il me fit jurer que jamais je n'exécuterais ce projet.

— Et vous avez tenu parole ? murmura Laure Darbois.

— Mais... oui... répliqua Mme Arnel. Pourquoi avez-vous ce ton, ma chérie ? comme vous êtes pâle...

— Ce n'est rien, un étourdissement... Continuez, Jacqueline...

Eh bien, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je vais à Paris pour causer avec le directeur de Pierre.

— Pourquoi ? pourquoi ? s'écria Laure Darbois. Quelle folie ! Restez donc tranquille, ici, avec vos souvenirs d'amour ! conclut-elle presque violemment. Excusez-moi, amie, supplia-t-elle, Je souffre et ne maîtrise plus mes nerfs... je... je ne puis vous dire ce qui se passe en moi... ce n'est rien. Voilà qui est passé. Mais, sérieusement, Jacqueline, renoncez à ce projet et acceptez cette pension due sans doute à un remords de la direction.

— Croyez-vous ? répliqua Mme Arnel, le sourcil froncé, en fixant son amie.

— Mais... je ne trouve que cette explication, balbutia Laure Darbois. Et puis qu'importe ! acceptez le chiffre et promettez-moi de ne pas faire cet inutile et fatigant voyage, ma chérie ! implora-t-elle.

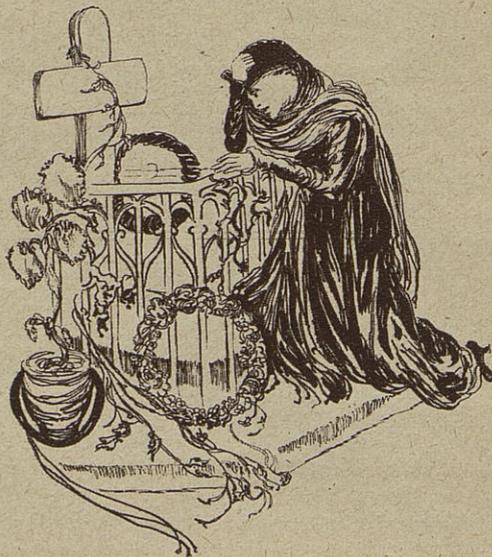
— Je vais réfléchir ! conclut la veuve. Le lendemain, elle partait pour Paris sans prévenir son amie.

Une semaine plus tard elle revint et s'enferma chez elle. En vain, Laure Darbois, qui devinait la tragédie dans laquelle sombrerait ce pauvre cœur outragé, essaya de forcer sa porte.

— Madame est malade et ne peut recevoir personne ! affirmait la domestique.

(A suivre.)

ISABELLE SOUDY.



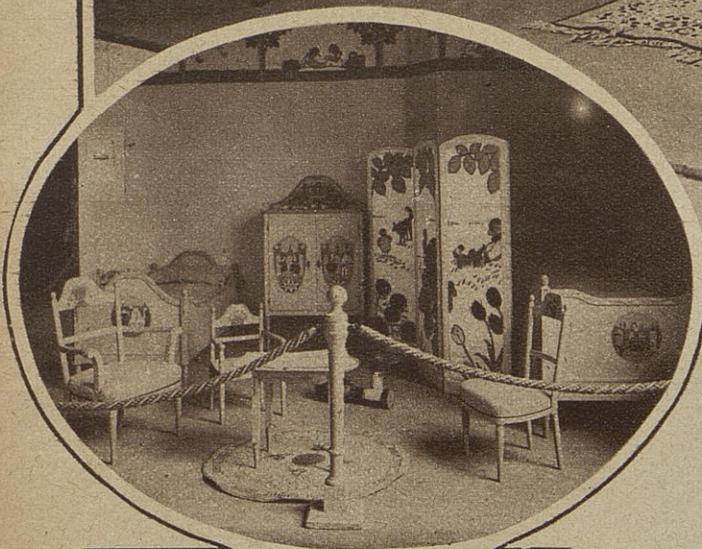
LA DAME QUI A PERDU SA DOULEUR
ÉTAIT CELLE DES AUTRES.

J'ai vu.

Le Mobilier pratique au SALON D'AUTOMNE



SALLE A MANGER DE MM. MAUVREAU ET JOUBERT.



CHAMBRE D'ENFANT DE M. A. HELLÉ.

C'est n'est pas une gageure. C'est une recherche sincère que nous nous proposons. Certes, à première vue, rien ne paraît moins pratique que ces ameublements dont l'originalité consiste surtout en des complications bizarres : ces

boudoirs, ces chambres à coucher, ces studios aux éclairages impressionnants et pleins de mystère où les tons sombres dominent, où le noir des tentures, des étoffes ou des biais se relève de violets foncés, d'or ou d'argent qui n'engagent pas précisément à des pensées folâtres ou même à de paisibles repos. Ce ne sont guère, semble-t-il, que des fantaisies passagères pour esthètes luxueux ou pour nouveaux riches en veine de snobisme. Les matières précieuses dont ils sont faits doivent rendre du reste ces fantaisies extrêmement coûteuses.

Mais si leur étrangeté, l'habile mise en scène avec laquelle ils sont présentés attirent d'abord sur eux l'attention, on ne tardera pas à reconnaître qu'il est, dans cette exposition, beaucoup d'autres ensembles recommandables par un souci de logique et de sobriété, et dont on peut tirer d'heureuses suggestions.

◆ ◆ ◆

Il faut savoir gré tout d'abord aux artistes qui collaborèrent à leur création des efforts louables dont ils témoignent pour sortir des sentiers battus. Pour élégants ou confortables qu'ils soient, on ne peut s'en tenir éternellement aux postiches du « Louis XV » et du « Louis XVI », voire des époques antérieures. On cherche depuis longtemps un style adapté

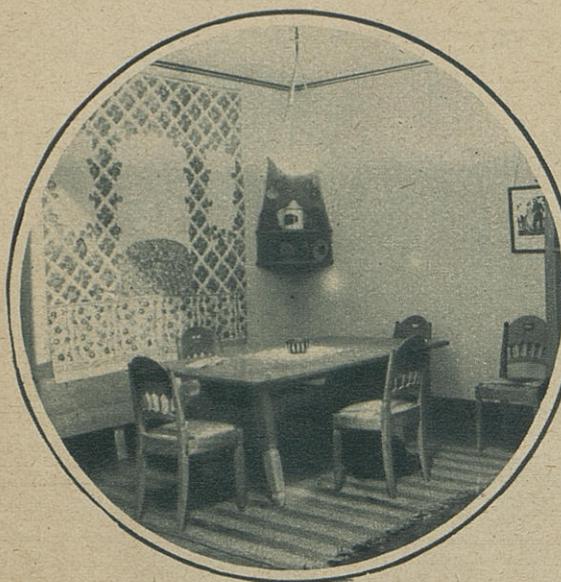
aux goûts contemporains, aux conditions actuelles de l'existence, on tâche tout au moins, assidûment, à s'écarter des formes anciennes. C'est un fait. Y est-on parvenu? Voilà une autre question. L'Orient, l'Extrême-Orient même et l'antiquité, ou plus simplement « l'Empire » sont aujourd'hui les sources d'inspiration auxquelles on puise le plus souvent. A vouloir s'écarter des uns on retombe dans les autres.

C'est le souci d'une élégante simplicité qui peut conduire le plus sûrement au but. Nous en trouverons ici plus d'un exemple.

Commençons par énumérer, pour leur qualité précieuse, un certain nombre de pièces rares et qui, par là même, ne peuvent être d'un usage courant. Elles serviront du moins d'indication. Telles les chambres à coucher de M. Dufrene, principalement sa chambre de jeune fille en érable verni et palissandre. Les lignes en sont nettes et franches, sans ornements inutiles. Les bois, d'une matière infiniment savoureuse, sont très clairs, rehaussés de petits bouquets en marqueterie. Des panneaux de tentures blanches, encadrés d'une légère guirlande de fleurs, des rideaux bleu-pastel, de fines dentelles font un tout harmonieux et frais, comme il convient.

Plus sévère, la chambre en laque chinoise de M. Gallot se recommande aussi par sa belle allure discrètement confortable. Les meubles heureusement compris sont d'une chaude coloration brun-rouge avec des motifs décoratifs extrêmement simples. On peut citer dans le même cadre d'idées le cabinet de travail de M. Pierre Chareau, avec ses sièges profonds en admirable bois marron foncé

J'ai vu



SALLE A MANGER DE HUIILLARD.

presque noir tigré de jaune et sa petite cheminée de marbre blanc, percée de logettes où se casent les livres familiers ou le studio de M. Francis Jourdain en érable et sycomore café au lait, tout garni de casiers et d'armoires à classeurs entre des boiseries de même bois qui lui donnent un grand air d'intimité.



Mais abordons un domaine plus immédiatement pratique. La salle à manger en acajou de MM. Mare et Gue peut y être classée : table carrée, chaises solidement équilibrées aux dossiers droits rappelant un peu le style Louis-Philippe, mais par ses bons côtés, buffet robuste, aux lignes droites dont la rigidité se corrige aux angles de courbes peu accentuées, décor réduit à son minimum, une moulure, des cannelures légères et c'est tout. Cela sent un intérieur aisé, de fortune bien acquise.

Dans un genre plus gai, plus avenant, il faut noter cette autre salle à manger de MM. Mauveau et Joubert. Les meubles sont en merisier mat, les chaises légères dont le dossier s'orne de minces baguettes ont pour siège un original entrecroisement de bandes de toiles qui font un dossier blanc et bleu. La desserte qui est en même temps un buffet a pour décor deux petits panneaux où des raisins sont sculptés à même le bois sur un fond teinté de bleu. Des rideaux en coton, des tableaux lumineux sur les murs aux tentures riantes complètent un ensemble du plus agréable effet.

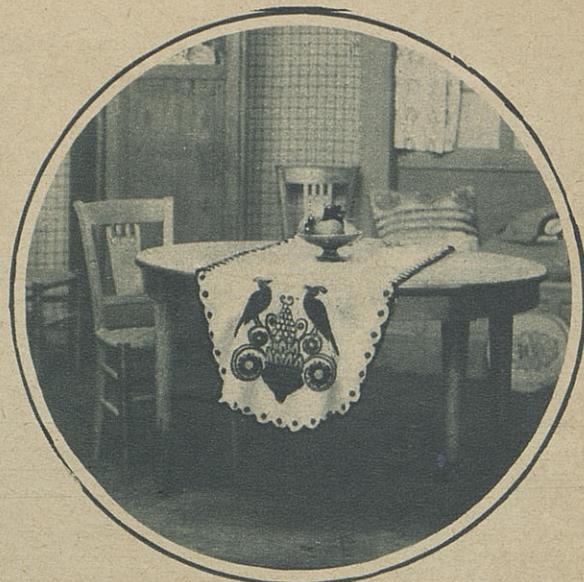
Dans le même goût, quoique un peu plus compliquée, est la salle à manger en chêne de M. Gallerey, mais de cet artiste il faut signaler la chambre à coucher en acajou dont les formes harmonieuses se relèvent d'un motif décoratif charmant : de petites roses sculptées en guirlande ou se réunissant en bouquet au fronton de l'armoire.

Quant à la chambre d'enfant de M. André Hellé, elle est peut-être la plus délicieuse trouvaille de ce salon. Imaginez des meubles minuscules d'un modèle courant : de petits lits, de petites chaises, de petites tables peints en bleu clair, mais sur les panneaux desquels l'artiste a tracé, en couleurs vives, les spirituelles et fraîches compositions que l'on connaît, des bonshommes aux joues pleines et roses, aux yeux ronds, de petites bonnes femmes dans des poses rigides, d'une gaucherie savoureuse, des fleurs et des fruits. Des gravures naines, des jouets dans la même note composent le cadre rêvé pour d'heureux bébés.

Il y a dans tout cela des modèles facilement accessibles et dont on peut en tout cas s'inspirer heureusement.



Mais voici une tentative plus féconde encore : M. Paul Emile Huillard, en s'inspirant de styles rustiques, a créé des ensembles d'un prix modeste et qui n'en sont pas moins d'une très séduisante réalisation. La salle à manger est imitée des meubles bretons aux formes évasées avec sa table rectangulaire, ses sièges

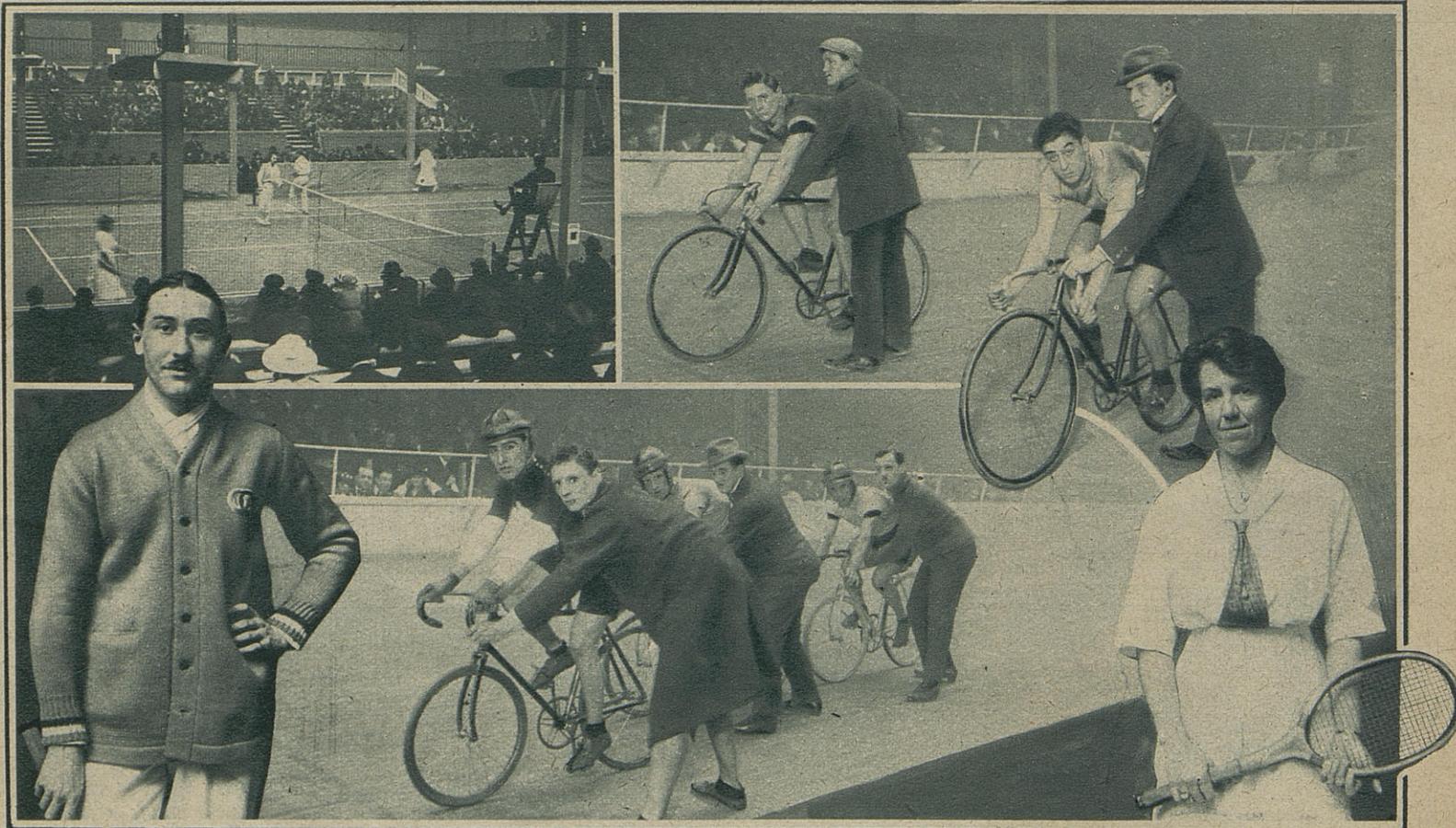


SALLE A MANGER DE GALLEREY.

massifs et son grand buffet long, aux portes ajourées, ornées de multiples colonnettes, aux panneaux pleins qui s'ornementent de rosaces sculptées à même le bois. La salle commune est encore plus ingénument comprise. Il semble que chacun puisse en faire autant avec des moyens à sa portée. Voici la recette : prenez une table de bois blanc, une armoire de cuisine de même, surmontée d'une simple étagère. Ajoutez-y quelques mouleurs aux pieds, des cannelures en frise, aux tiroirs. Placez dans l'étagère des pichets d'étain ou de cuivre reluisants, des pots de faïence et des assiettes du bon vieux temps, accrochez aux murs peints de tons neutres des lithographies naines, aux fenêtres des rideaux de cotonnade à damier et vous aurez à peu de frais un intérieur agréable et de bon goût.

RENÉ CHAVANCE.

LES SPORTS DE LA SEMAINE



(En haut, à gauche.) Pendant les championnats du monde de tennis sur courts couverts, où triomphèrent Gobert (en bas à gauche) et miss Hollmann

(à droite). — (En haut, à droite.) La course Serget et Moeskops, le champion hollandais. — (En bas.) Le départ de la course Serès-Lunard-Miquel

Le défilé des troupes sur la place du marché.



La délégation des petites Strasbourgeoises.

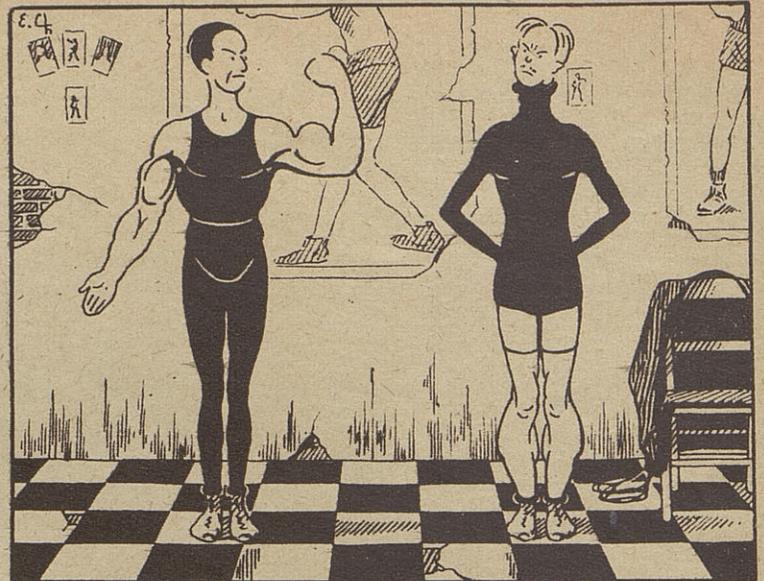
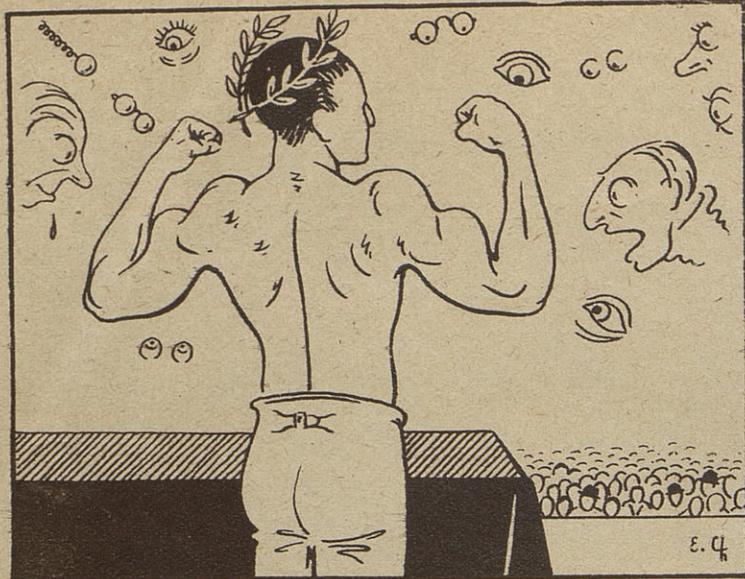


M. Poincaré, M. Millerand, les deux maréchaux, les professeurs de la Faculté en robe assistent du perron de l'Université au défilé des troupes et des délégations.

LA RÉOUVERTURE DE L'UNIVERSITÉ FRANÇAISE DE STRASBOURG

Durant près de cinquante ans la vieille Université française de Strasbourg était devenue un instrument de germanisation. Sans compter, Berlin avait dépensé des millions et des millions, envoyant des « Herren Professoren » choisis pour leur zèle pangermaniste pour essayer d'extirper du cœur des vieux Alsaciens le souvenir de la mère patrie. Mais ce fut en pure perte.

Le samedi 22 novembre, lorsque le Président de la République vint présider solennellement à la réouverture de l'Université de Strasbourg redevenue française, et où la France a appelé ses professeurs les plus illustres, les hurrahs altérés de sanglots qui accueillirent les paroles de M. Poincaré témoignèrent une fois de plus que la jeunesse d'Alsace n'avait jamais oublié.



... POUR ÊTRE L'HOMME LE PLUS FORT DE FRANCE ET DE NAVARRE

J'AI ME ENCORE MIEUX ME FAIRE ARRIVER LES MUSCLES DANS LE MOLLET.

LE MUSCLE

Jacques BARBOTAN, 20 ans, | Paul FITOU, 26 ans.
BRIGANTIN, 50 ans, professeur de boxe et de savate.

A la salle Brigantin, de très bonne heure. Barbotan et Fitou, vêtus de flanelle blanche et en sandales, causent pendant un repos. Barbotan a les bras nus. Fitou, en culotte, a les mollets nus. Le professeur Brigantin, un peu ankylosé, mais qui porte encore fameusement beau, fait la conversation avec eux, tout en marchant de long en large.

BARBOTAN, arrêté devant une glace et regardant ses biceps. — Ma parole ! je crois qu'ils grossissent encore !

BRIGANTIN. — C'est bien possible. Ils sont extraordinaires, vos biceps ! Voilà trente ans que je professe. J'en ai déjà vu pas mal, et des gentils, je vous assure. Mais ça, ces boulets de canon que vous avez là, de chaque côté, en haut des bras... non, j'ai jamais rien vu de pareil !

FITOU. — A ce point-là, même, ça cesse d'être beau. Ça devient une infirmité.

BARBOTAN. — L'autre, là, qui n'est pas content. Le molletier !

FITOU. — Certainement. J'aime encore mieux me faire arriver les muscles dans le mollet que dans les bras. Le mollet, c'est sa nature, c'est son devoir d'être fort.

BARBOTAN. — Pour les Suisses. Est-ce que tu voudrais être Suisse ? Ah ! malheur ! Où qu'est ta hallebarde ?

FITOU. — Blague. Ils me servent pour la savate, mes mollets, et quand je te tire le coup de poitrine, tu éprouves le besoin de te reculer.

BARBOTAN. — Je ne m'occupe pas de la savate, moi. Je fais de la boxe, la vraie, la seule, la boxe anglaise. Approche un peu ton frais visage, que je t'allonge un coup de poing droit

entre les sourcils, et nous verrons si c'est avec ton mollet que tu vas me le parer.

FITOU. — Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit que tu te déformes.

BARBOTAN. — Elle est bonne, celle-là. Je me déforme. C'est-à-dire que je suis superbe. J'ai l'air d'un Michel-Ange.

BRIGANTIN, à Barbotan. — Comment dites-vous ?

FITOU. — D'un Michel-Ange.

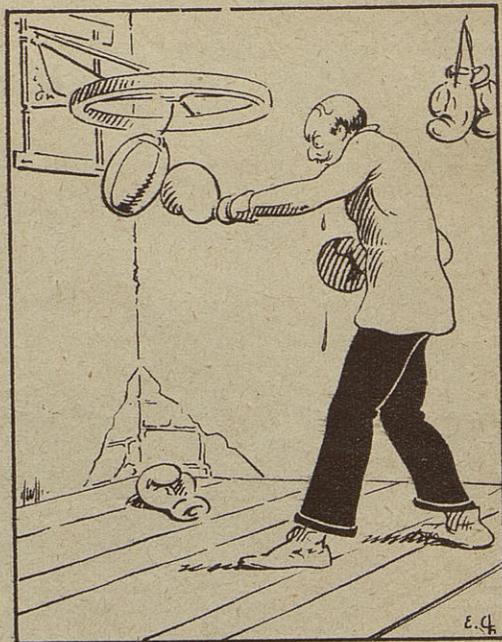
BRIGANTIN. — Connaissais pas. A quelle salle va-t-il ?

BARBOTAN. — Ce n'est pas un boxeur, monsieur Brigantin, c'est un peintre du temps de la Renaissance.

FITOU. — Un homme qui dessinait des gros bras.

BRIGANTIN. — Oh ! alors, ça m'est égal.

FITOU, à Brigantin. — Voyons, sérieusement, n'est-ce pas que c'est laid quand le biceps



LE PROFESSEUR BRIGANTIN.

atteint de pareilles proportions ? C'est tout, excepté des bras. On ne sait plus. Avec des boursoufflures... t'as l'air d'avoir des pets de nonne sous la peau.

BARBOTAN. — Jaloux !

FITOU. — T'aurais du succès dans les foires, je t'assure. Tu n'as qu'à te montrer, tu feras de l'argent.

BARBOTAN. — Toi, tu n'as qu'à te mettre une jupe, un bas de tricot, et à poser ton peton sur un tabouret, tu feras un amour de femme géante, à Saint-Cloud. Messieurs les militaires fêteront ton petit mollet, et ils en rêveront la nuit.

FITOU, à Brigantin. — Croyez-vous qu'il a mauvais caractère, hein ?

BRIGANTIN. — C'est vous qu'avez commencé, monsieur Fitou. Allons, messieurs, respect au maître, et soyons sages. Vous êtes tous les deux mes élèves : au lieu de disputer donnez-vous la main. Et puis, vous êtes dans l'erreur, monsieur Fitou, quand vous reprochez à votre ami le développement de ses bras. La mariée n'est jamais trop belle.

BARBOTAN, à Fitou. — Ah ! Tu entends ?

FITOU. — Soit. Mettons que je n'ai rien dit.

BRIGANTIN. — Honneur aux muscles, voyez-vous, et laissons-les se comporter à leur guise. Tout ce qu'ils font, c'est pain bénit. Faut pas critiquer.

BARBOTAN. — Parbleu ! Mais il ne comprend pas ça, lui ! La joie qu'on a, rien qu'à regarder ses bras, à les tâter. Quand j'étais petit, je les embrassais dans mon lit. C'est comme mes muscles ! Mais, pour moi, ce sont des amis ! Et tous, sans préférence, les adducteurs, les rotateurs... Toute la bande ! Je les connais par leur nom, je sais où ils sont nichés, il me semble que je les vois à l'œil nu. Là, je sais que c'est mon vieux deltoïde, là mon sus-épineux, ici mon grand rond... Ça n'est rien, n'est-ce pas ? eh bien, cela me fait plaisir tout de même !

FITOU. — C'est bon. As-tu fini de nous raser avec les aponévroses ?

BARBOTAN. — J'ai fini. Et d'ailleurs, je ne te raserai plus bien longtemps ! Je pars samedi prochain.

BRIGANTIN. — Vous partez ?

FITOU. — Tu t'en vas et tu nous quittes ?

BARBOTAN. — Oui, mes poulets. Et bien loin, bien loin !

FITOU. — Où ça ?

BARBOTAN. — A Chicago.

BRIGANTIN. — Pour l'exposition ?

BARBOTAN. — Oui et non. Pour un concours de biceps qui a lieu en juin.

BRIGANTIN. — Bravo ! Vous êtes capable d'avoir le prix.

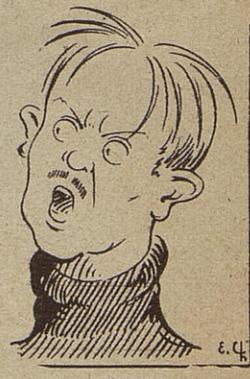
FITOU. — Ah bien ! Il ne te manquait plus que ça !

BRIGANTIN. — Et qu'est-ce que c'est que le prix ?

BARBOTAN. — Deux choses. D'abord un ballon à électricité avec un ingénieux mécanisme ; le tout



AS-TU FINI DE NOUS RASER ?



J'AI FINI ! JE PARS SAMEDI...

se démonte et peut tenir dans un sac de nuit.

BRIGANTIN. — Ça, c'est inouï !

FITOU. — Voilà une machine, si par hasard tu la gagnes, dans laquelle je n'irai jamais me ballader !

BARBOTAN. — Capon.

FITOU. — Et l'autre objet ?

BARBOTAN. — Un revolver en or qui sonne l'heure chaque fois qu'on en tire un coup.

FITOU. — C'est plus gentil. Pour un peu, j'irais aussi à Chicago. Tu es sûr qu'il n'y a pas de concours de mollets ?

BARBOTAN. — Non.

FITOU. — Tant pis. Je me serais mis sur les rangs. Mais ça ne peut pas tarder... Et ce jour-là, je fais ma malle.

BARBOTAN. — N'y a qu'un point noir pour moi dans ce voyage.

FITOU. — Quel ?

BARBOTAN. — La traversée. J'ai peur pour mes bras. Si le bateau allait me les abîmer.

FITOU. — Bon ! Voilà une autre affaire, à présent ! Tu crains qu'ils n'aient le mal de mer ?

BARBOTAN. — Plaisante. Mais l'air et le changement de régime peuvent très bien les influencer.

FITOU. — Tra la la ! Tu t'arrangeras. Tu les poseras à fond de cale en les recommandant bien au capitaine.

BRIGANTIN. — Et vous resterez longtemps, en Amérique ?

BARBOTAN. — Un mois environ.

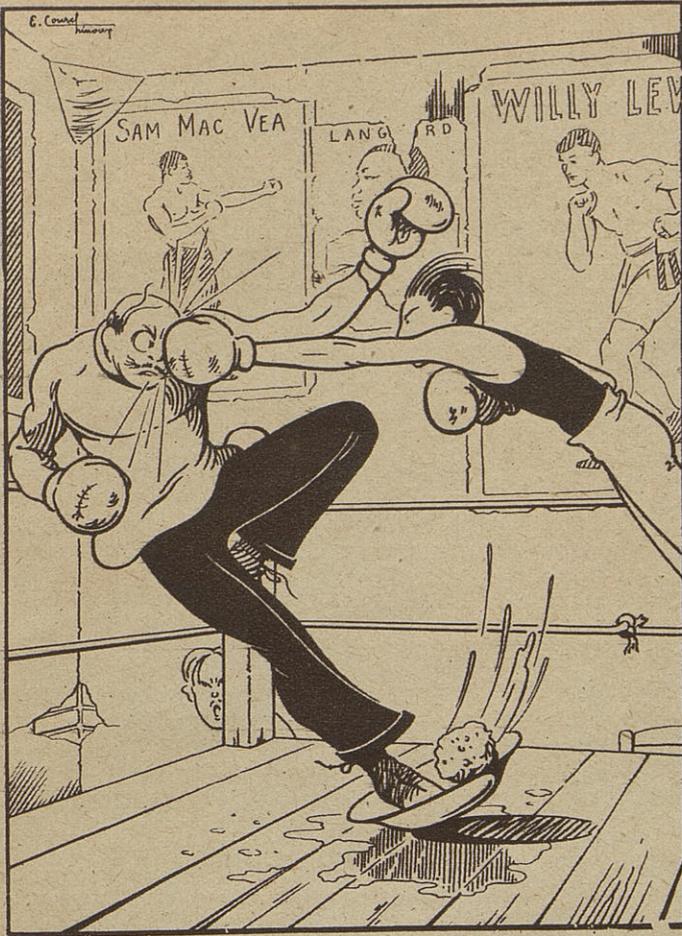
FITOU. — Ça ne dure pas un mois, ton concours ?

BARBOTAN. — Non, mais pendant que je serai là, j'en profiterai pour voir à droite et à gauche, m'instruire, boxer un peu.

FITOU. — Tu m'écriras ?

BARBOTAN. — Si tu es bien raisonnable.

FITOU. — C'est vexant qu'il n'y ait pas



LA, SAUTEZ-MOI DESSUS, PIF ! PAF ! PAN ! TOUCHÉ !

moyen d'aller là-bas en bicyclette ; sans ça, je t'aurais rejoint.

BRIGANTIN. — Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Fitou ? il faut vous consoler.

FITOU. — Oui.

BRIGANTIN, à Barbotan. — Et maintenant monsieur Barbotan, reprenons.

BARBOTAN. — Avec ivresse. (Ils se mettent tous deux en garde.)

BRIGANTIN. — Garde à gauche. Tirez-moi au creux de l'estomac, je pare du droit, je riposte du gauche au visage, vous parez, feinte à l'estomac et en pleine figure. Partez. (Barbotan exécute le mouvement.) Pan, pan, pan ! Pif, paf et pan ! C'est joli, mais ça manque de colère. Sacre-lotte ! ragez, mangez-moi, n'ayez pas peur !

BARBOTAN. — Attendez un peu.

BRIGANTIN. — Là sautez-moi dessus. Pan, pan ! Bravo ! Envoyez-moi ça comme un paquet de sottises. Pif, paf pan ! Touché ! Cette fois, c'est boxé comme le bon Dieu.

BARBOTAN. — Pas fait de mal ?

BRIGANTIN. — Non, avec le gant, c'est une caresse. Mais, sans le gant, vous assommeriez votre monsieur en grande largeur !

BARBOTAN. — Vraiment ?

BRIGANTIN. — Je vous le garantis.

BARBOTAN. — Si vous saviez le plaisir que vous me faites ! J'aime tant ça ! Je suis si heureux ! Je voudrais que mes biceps fussent encore grossis du double, du triple, énormes, qu'ils ne s'arrêtent jamais... pour être l'homme le plus fort de France et de Navarre !

BRIGANTIN, à Barbotan. — Oui... oui, mais prenez garde pourtant, monsieur Jacques, et ne vous exaltez pas tant, parce que, avec des idées pareilles, la tête s'échauffe, et puis, on peut devenir fou.

BARBOTAN. — Allons donc ?

FITOU. — En plein, mon petit ! Et toi, ça serait la folie des grosseurs !

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

LES GAIES FERMIERES DE BOSTON



Les jeunes fermières qui viennent d'apprendre à traire une vache rient de toutes leurs dents, ce ne sont pas cependant des fermières pour

rire. Elles suivent le plus sérieusement du monde, à l'Université de Boston, des cours d'agriculture pour obtenir le titre d'ingénieur agronome.

La Science pittoresque

UNE DRAGUE DE ROCHEUSE

Lorsque l'on désire débarrasser de la vase le lit d'une rivière, d'un canal, on utilise des dragues dont les cuillers râclent les boues et les remontent dans des chalands. Ces dragues sont souvent remplacées par des appareils dits à succion, dans lesquels les cuillers sont remplacés par un gros tube descendant jusqu'au fond de la rivière qui aspire les matériaux.

Mais ces dragues deviennent impuissantes lorsqu'il s'agit de creuser un sol dur. Il a fallu en imaginer d'autres. Celle que représente notre photographie a été construite pour émettre, sous l'eau, les sols résistants afin de pouvoir aspirer les débris par les procédés ordinaires.

En avant du bateau-drague est installée une sorte d'énorme fraise fixée à un axe que l'on descend en même temps que le tuyau d'aspiration. La rotation de l'instrument a pour effet de déchiqeter les matières dures qu'elle rencontre, de les réduire en menus fragments que la pompe peut ensuite aspirer et refouler.

La fraise est faite de six couteaux d'acier : elle tourne à raison de 8 tours par minute, actionnée par une machine à vapeur de 175 chevaux. Elle peut être descendue à 14 mètres de profondeur et le tuyau d'aspiration est capable d'enlever 1 000 mètres cubes de matériaux à l'heure.

Le tuyau de refoulement a une longueur de 500 mètres : il se prolonge jusque sur le rivage et peut déverser directement les débris du fond de la rivière, ou du port, dans des wagons.

La pompe est mue par une machine à triple expansion de 725 chevaux qui sert en même temps à faire avancer la drague pendant le travail.

Cette puissante drague, la plus puissante peut-être de toutes celles qui existent, a été construite en Hollande pour le compte du gouvernement australien. Elle mesure 44 mètres de longueur, 7^m,50 de largeur et 4 mètres de profondeur. Aux essais elle parvint à extraire 1,129 mètres cubes de matériaux durs en une heure, engagée ensuite au-dessus d'un sol couvert de sable elle aspira 2,600 tonnes pendant le même temps.

UNE INVENTION INTÉRESSANTE POUR LES AUTOMOBILISTES

DE L'EAU QUI REMPLACE L'ESSENCE

L'injection d'eau pulvérisée dans les moteurs a été recherchée par de nombreux inventeurs depuis de longues années. Tout dernièrement encore, les Américains ont tenté de réaliser un appareil d'auto-injection d'eau dans les moteurs automobiles, mais les résultats obtenus n'ont pas été satisfaisants.

Entre temps, un officier français attaché à la section automobile du G. O. G. faisait procéder à des essais de même nature et réussissait à mettre au point un appareil automatique qui donnait sur route les résultats suivants en chiffres extrêmes :

Économie d'essence, 30 p. 100.
Augmentation de vitesse, 4^m,2 à l'heure.
Décrassage absolu et suppression de l'auto-allumage.

Ces essais, rigoureusement contrôlés par la section technique automobile militaire, avaient été effectués sur un moteur particulièrement usagé et encrassé. Nous lisons en effet dans le rapport :

« Dans la marche avec l'injecteur d'eau, le moteur est très silencieux ; les soupapes ainsi que les cylindres du moteur B... étaient encrassés à la suite des essais d'un carburant chimique. Or, après les essais à

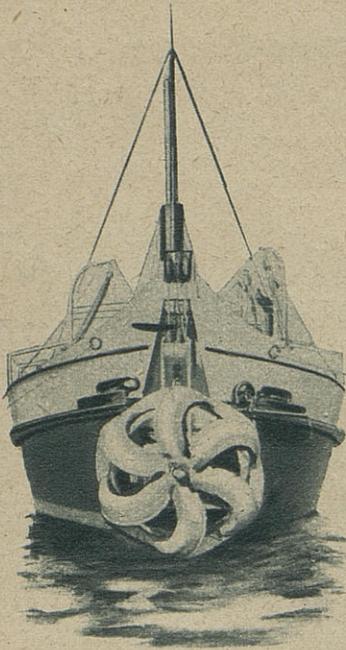
injection d'eau, on a constaté que le tout était complètement nettoyé, ainsi que les bougies ».

Dans la première quinzaine d'octobre, des essais faits par l'Automobile Club de France dans son laboratoire de Neuilly-sur-Seine donnaient, pour la marche à l'essence, dans des conditions de laboratoire d'une rigueur absolue, au point de vue du réglage, de l'atmosphère,

la solution exclusivement recherchée ;

2° Cette économie résulte du fait que la composition de la cylindrée est modifiée par suite de l'intervention de la vapeur d'eau et qu'en conséquence le moteur absorbe en moins une quantité équivalente de carburant. Il s'en porte mieux, puisqu'il a plus d'oxygène et qu'il ne s'encrasse pas ;

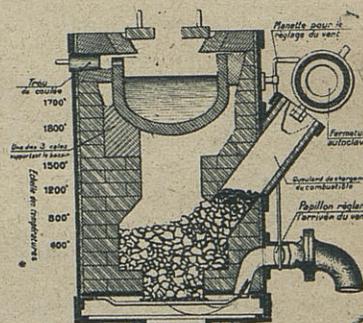
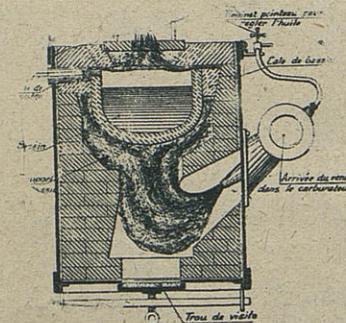
3° Le décrassage interne constant



UNE DRAGUE QUI ÉMETTE SOUS L'EAU LES FONDS RÉSISTANTS.



LES INDIGÈNES DONT LE PAIN QUOTIDIEN... EST DE LA TERRE.



COMMENT ON PEUT CONVERTIR UN BRÛLEUR À CHARBON EN BRÛLEUR À MAZOUT. (Système Louis Rousseau.)

de la température, du refroidissement de l'eau courante, etc., qui ne se rencontrent pas sur un véhicule en service normal :

En consommation : économie constante d'essence : 16 p. 100.

En régularité : l'écart maximum entre tous les essais (20 minutes chacun environ), a été d'une seconde.

En puissance : tous les essais ont été effectués à une puissance constante.

En décrassage : confirmation des résultats précédents.

L'appareil ainsi réalisé et dénommé « l'Auto-Injecteur M. M. » semble présenter les caractéristiques et avantages suivants :

1° L'Auto-Injecteur M. M. n'est pas ce que l'on appelle communément un « économiseur d'essence » ;

C'est un appareil réalisant pratiquement l'injection dans tous les moteurs à combustion interne.

L'économie de combustible, si importante qu'elle soit, est un des résultats constatés et non

est également une conséquence évidente de l'intervention de la vapeur d'eau. L'oxygène qui se dégage contribue non seulement à assurer la combustion intégrale des gaz de la cylindrée (ce qui explique la tendance à l'augmentation de puissance) mais en outre il provoque la combustion des crasses ou calamines qui ont pu se déposer dans les chambres d'explosion avant l'emploi de l'Auto-Injecteur M. M.

4° C'est donc par l'effet de ce phénomène que les ennuis dus à l'encrassement des bougies et à l'auto-allumage sont supprimés.

5° Il en est de même pour la propreté interne des moteurs et l'on comprend qu'il devient inutile de les faire démonter en vue du nettoyage périodique, si coûteux et si gênant ;

6° Il suffit de dire qu'il y a intervention de vapeur d'eau pour que l'on s'explique les moelleux des explosions et la souplesse des moteurs munis de l'Auto Injecteur M. M. La brisante sécheresse des explosions

étant atténuée, il s'ensuit une meilleure durée des moteurs et une déconcertante facilité des reprises ; car il ne faut pas confondre brutalité avec effort. L'effort étant plus souple, le rendement est meilleur et la fatigue moindre.

Nous pouvons indiquer que divers Auto-Injecteurs M. M. ont été mis en service à Bordeaux sur des camionnettes, voitures de tourisme, taxis et que l'économie d'essence réalisée a toujours été supérieure à 20 p. 100 ; mais les personnes qui ont mis cet appareil à l'essai ont été surtout étonnées par la différence de rendement des moteurs au point de vue puissance, souplesse dans les reprises et dans la marche, et décrassage absolu même avec l'utilisation du benzol.

Nous dirons enfin que cet appareil est d'une simplicité extrême et nous croyons avoir bien fait en signalant aux automobilistes, aussi bien aux particuliers qu'aux chauffeurs de taxis, aux entreprises de transport, etc., les résultats donnés par l'Auto-Injecteur M. M. dans les essais officiels auxquels il a été soumis.

En outre, et comme la société qui met en valeur cette invention est une société nouvelle, nous indiquerons aux intéressés qu'ils peuvent s'adresser pour tous renseignements utiles à la Société Française de l'Auto-Injecteur M. M., 18, rue des Chênes-Lièges, à Bordeaux.

LES MANGEURS DE TERRE.

Scientifiquement on leur donne le nom de géophages. On n'en rencontre pas sous nos climats, mais un voyageur M. F. Geay en a trouvé sur les bords de l'Orénoque. Dans nos campagnes on rencontre parfois des enfants barbouillés de terre et qui en ont avalé, mais l'accident ne se renouvelle pas et le géophagisme ne dégénère pas en une passion.

Sur les bords de l'Orénoque les mangeurs de terre sont nombreux et ils ne parviennent plus à se débarrasser de cette passion. L'effet produit sur l'économie par l'ingurgitation de la terre amène rapidement un amaigrissement notable et une distension énorme de l'abdomen. Puis l'expression de la physiologie change et présente le signe caractéristique du crétinisme.

Dès leur âge le plus tendre les enfants, abandonnés à eux-mêmes sur le sol des huttes, grattent ce sol et en arrivent peu à peu à avaler la terre qui leur entre dans la bouche. Il faut croire qu'ils lui trouvent un goût savoureux car ils continuent à manger de la terre, même quand ils sont grands si les mères n'y prennent garde. Leur voracité devient telle qu'elle n'est jamais assouvie ; dès que le goût particulier que leur procure la terre a disparu, ils s'en introduisent de nouveau dans la bouche.

Veut-on obliger les sujets atteints de géophagisme à perdre cette funeste habitude ? Ils sont aussitôt pris de violents accès de colère, se roulent à terre, cherchant à lécher la poussière et, mouillant leurs doigts avec de la salive, se procurent de la sorte, par surprise, l'aliment nécessaire à la satisfaction de leur vice.

L'explorateur rencontra plusieurs géophages au cours de ses voyages dans l'Amérique du Sud. Les uns étaient des enfants de huit à douze ans, les autres beaucoup plus âgés. Dans ces contrées, le plus grand ressemblait à un enfant : tout son corps était d'une maigreur extrême, les os pointaient de toutes parts sous la peau.

Un abdomen volumineux distendant la partie basse du thorax et une tête maigre et ossense présentant le stigmate indélébile d'un crétinisme avancé, complétaient la physionomie de cette brute humaine.



LES PETITS FAITS DE LA SEMAINE

(1) Une nouvelle danse : le Schadow-Dance. — (2) Aux Invalides : le Maréchal Foch reçoit la croix de guerre en brillants offerte par les délégués de la Guadeloupe, présentés par M. Béranger, sénateur. — (3) Un grand mariage : M. Benjamin Barrios, docteur en droit, membre des barreaux du Mexique et d'Angleterre, chevalier de la Légion d'honneur, épouse M^{lle} Vignaf de Guerola. — (4) Un policeman américain portant la nuit un gant électrique lumineux pour aider à la circulation des voitures. — (5) A Berlin, aux grandes courses de steeple. — (6) Une nouvelle

mode : sur la peau, une actrice se fait peindre un écureuil. — (7) Le monument en l'honneur des artistes morts, au Salon d'automne. — (8) M. Chanoine d'Avranches, le compositeur bien connu, donne au Théâtre des Arts à Rouen : « Au bal du Roy ». — (9) M. Poincaré à l'Exposition d'Aviculture. — (10) M. Defert, président du Touring-Club. — (11) M. Cels remplace M. Claveille. — (12) M. Ernest Lavisse quitte la direction de l'École normale. — (13) Comment une sportswoman bondit d'un side-car en pleine vitesse. — (14) Une danseuse-étoile, M^{lle} Crandova dans l'*Isba russe*.

L'ARRIVÉE
DE M. POINCARÉ

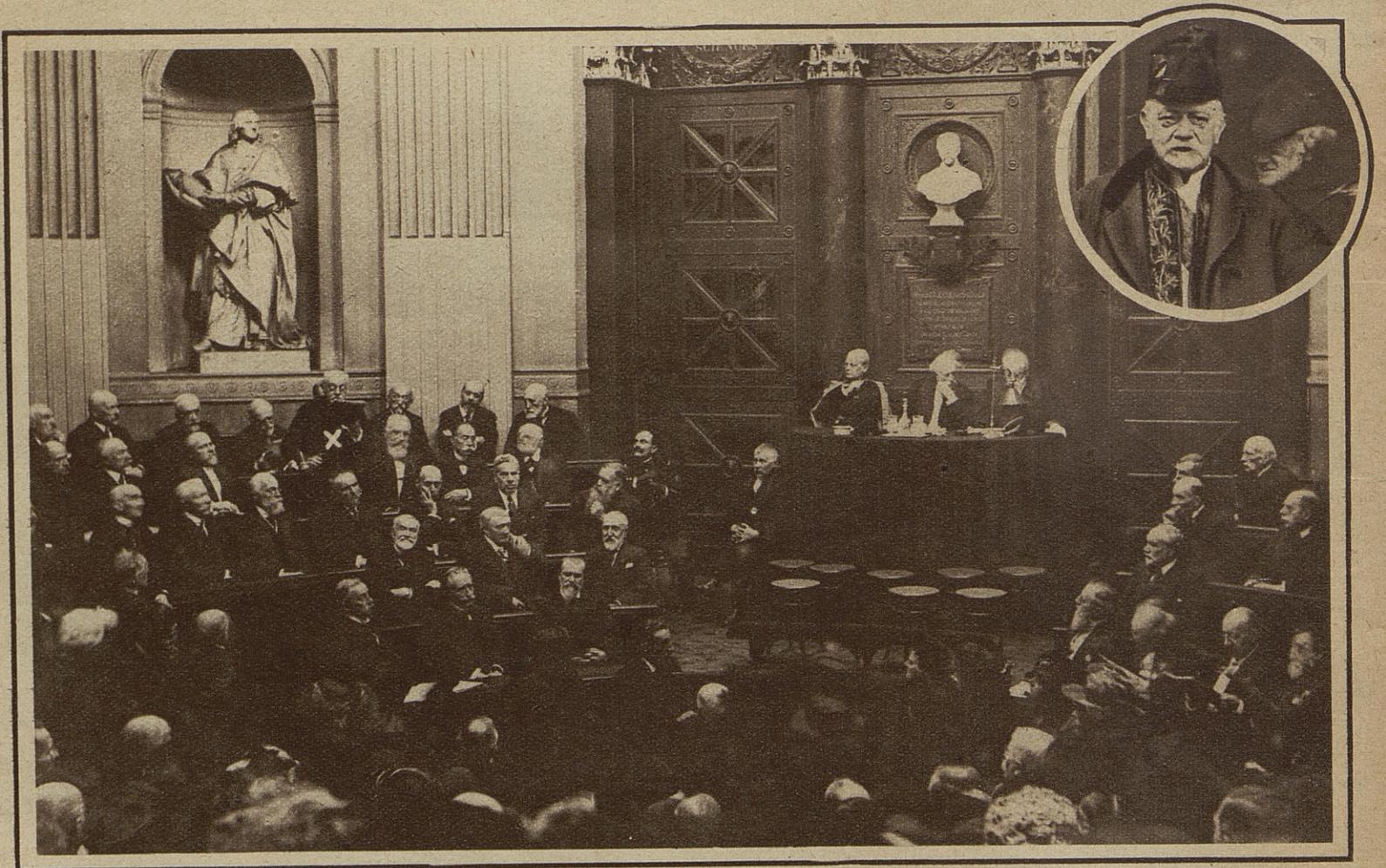
EN GARE
DE RENTLEW



Le document est si pittoresque, que bien que le sujet ait quelque peu perdu de son actualité, nous sommes sûrs qu'il intéressera nos lecteurs. Devant le

président qu'éclairent des torches électriques, un soldat de la garde d'honneur baisse jusqu'à terre, devant l'hôte de George V, le drapeau de son régiment.

LA RÉCEPTION DE M. JULES CAMBON A L'ACADÉMIE FRANÇAISE



L'ancien ambassadeur de France à Berlin, qui nous donna sur nos ennemis tant d'avis prophétiques avant la grande guerre, vient d'être reçu à l'Académie. Son discours d'usage fut celui qu'on attendait de lui... Il atteste

en termes élevés son expérience des hommes et des choses et la philosophie que donne une longue carrière bien remplie. M. Ribot lui répondit. On voit ici le nouvel académicien (X) entre MM. Poincaré et Denys Cochin.

Pour rester jeune et jolie...

Il ne suffit pas, pour rester jeune, que les traits du visage conservent leur régularité et leur harmonie.

Il faut encore que les tissus, la peau en particulier, gardent leur tonicité et leur force. « Lorsque le temps commence à décolorer une rose, écrivait Mme de Genlis, on dit qu'elle est flétrie ». Mais on peut ajouter qu'il est possible de conserver pendant longtemps à cette rose la fraîcheur et la beauté de sa corolle, pourvu qu'on se donne la peine de lui accorder quelques soins.

On ne doit pas oublier, en effet, que la peau est sous la dépendance directe des reins et que sa santé dépend de la régularité de leur fonctionnement.

Si le rein assure mal l'élimination des déchets que le sang lui apporte sans cesse, s'il y a accumulation d'acide urique, la peau ne tarde pas à se ternir et à prendre une teinte terreuse; son grain perd sa finesse et son velouté; son élasticité diminue: elle devient flasque et molle.

Ajoutez à cela les douleurs sourdes, constantes, ressenties au niveau des reins; la gêne qui en résulte au moindre effort, l'impossibilité de se livrer à des travaux fatigants et vous comprendrez que tous ces maux finissent par ébranler le système nerveux. Il n'est pas rare de constater des signes de neurasthénie, de tristesse ou d'irritation, un changement complet du caractère.

Triste situation, en vérité, mais si facile à éviter! Il suffit d'assurer la perméabilité des reins et de faciliter l'élimination des produits toxiques accumulés dans le sang.

Les Pilules Foster pour les reins remplissent admirablement ce rôle et rétablissent avec rapidité le bon fonctionnement du filtre rénal. Un sang plus vigoureux, plus riche, apporte alors à la peau les principes nutritifs qui lui sont nécessaires et qui lui rendent l'aspect de la jeunesse et de la santé.

N'oublions pas qu'une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir.

Les Pilules Foster sont en vente dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte, 20 fr. les six boîtes, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-17.

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années. La Jouvence de l'Abbé Soury est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.



Exiger ce portrait

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit maux de RETOUR D'AGE, doit, sans tarder, employer en toute confiance la Jouvence de l'Abbé Soury, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérés.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon, toutes Pharmacies; 5 fr. 60 franco; 4 flacons, 20 fr., expédiés franco gare, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits).

440.

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

TOME PREMIER

NOTRE ALSACE, NOTRE LORRAINE

GRAND OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

L'ABBÉ WETTERLÉ

Ancien Député de l'Alsace

CARLOS FISCHER

Homme de lettres

avec la collaboration de

MAURICE BARRÈS

de l'Académie Française

Paul BOURSON, D. BLUMENTHAL, Chanoine COLLIN, DESCHAMPS, DELAHACHE, FRIBOURG, Paul GAULOT, GEROLD, GILLOT, G. GRAPPE, P.-A. HELMER, HINZELIN, JEAN, Camille JULLIAN, LAUGEL, André LICHTENBERGER, Ch. PFISTER, F. et J. REGAMEY, R. REUSS, ROCHEBLAVE, Ch. SCHMIDT, SPINNER, etc.

L'ouvrage le plus documenté et le plus attrayant qui ait été publié sur l'Alsace et la Lorraine.

Magnifique volume contenant 328 pages abondamment illustrées dans le texte. — Vingt hors-textes en héliogravure ou en couleurs, remargées sur feutre ou avec coup de planche. — Riche reliure amateur, avec fers spéciaux, dessinés par RAMON PICHOT, tranche supérieure dorée. Le volume relié. net 35 fr.

(L'ouvrage sera complet en deux volumes. — Le tome second paraîtra fin février 1920.)

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, RUE DE PROVENCE, PARIS

JUBOL



Laxatif physiologique

le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin

L'éponge et le nettoie
Evite l'Appendicite et l'Entérite
Guérit les Hémorroïdes
Empêche l'excès d'embonpoint
Régularise l'harmonie des formes

Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines



« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paresseux par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes; donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »

Dr PÉRICHON, de la Faculté de Médecine de Lyon. Ancien interne des asiles.

La mer fournit l'agar-agar, cette algue marine qui entre dans la composition du JUBOL

COMMUNICATIONS :
A l'Académie de Médecine (21 décembre 1909)
A l'Académie des Sciences (28 juin 1909)

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco, 5 fr. 80; les quatre, franco, 22 francs.

Pagéol

répare la vessie



Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Évite toute complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph SIMONI,
Médecin-Major,
Hôpital Militaire
d'Ancone.

C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites.

Le Pagéol décongestionne et rajeunit les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte fco 12.50, les 3 fco 36 fr. ; la 1/2 boîte fco 7.50, les 3 fco 21 fr.

VAMIANINE : Avarie, Maladies de la Peau
Nouveau produit scientifique. Le flacon franco : 11 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette



La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne

Exiger la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite. En toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime.

Dr HENRY RAJAT.

Docteur en sciences de l'Université de Lyon,
Chef du Laboratoire des Hospices Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La boîte fco 6 fr., les 4 fco 22 fr., la grande boîte fco 8.50, les 3 fco 24 fr.